

LES MUSÉES
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT À HANOÏ
Musée Louis-Finot
Musée de l'Homme
(*Indochine, hebdomadaire illustré*, 30 octobre 1941)¹



Vue générale du musée Louis-Finot (façade sur la quai du fleuve Rouge).

Les musées n'en forment, réellement, qu'un seul scindé en deux sections : la section d'archéologie et de préhistoire logée au musée Louis-Finot et la section d'ethnographie, dite « Musée de l'Homme », hébergée, faute de place, dans une partie de l'aile gauche du Musée Maurice-Long.

D'une façon générale, le Musée est le plus sûr moyen de vulgariser la science, c'est aussi le plus facile et le plus honnête. Au musée, le public prend un contact direct avec une science que, souvent, des vulgarisateurs trop hâtifs ou peu informés lui auront mal présentée dans des livres. Pour la Science, c'est également une excellente façon de

¹ Archives de Germaine Pailhous, née Guyonnet. Remerciements à Anne-Sarah David et Pierre du Bourg.

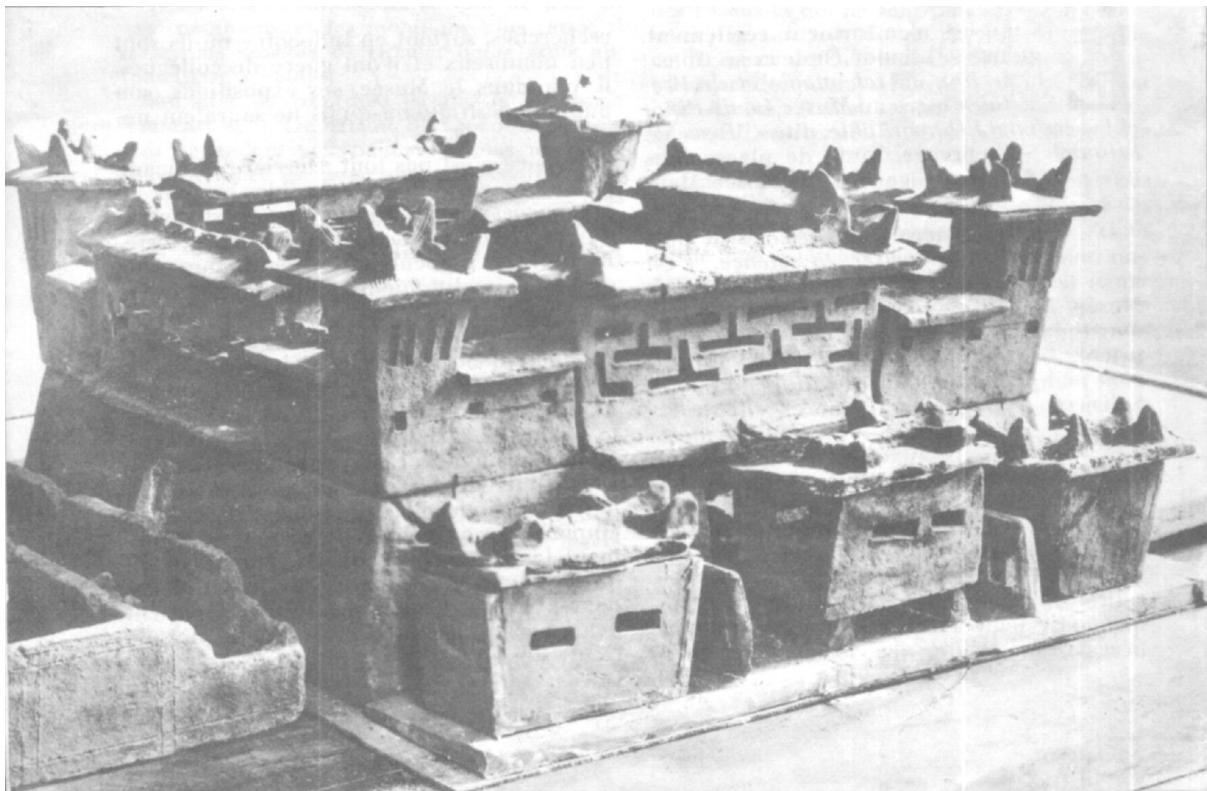
garder contact — un contact matériel — avec ceux auxquels ses recherches sont, en définitive, dévolues : le grand public. En outre de ce rôle purement éducatif, le Musée a l'avantage d'être pour la science qu'il illustre, un excellent exercice de claire exposition dont les savants eux-mêmes retirent souvent de profitables enseignements. Et, pour les chercheurs scientifiques, nécessairement un peu isolés dans leurs recherches, surtout en Indochine où ils sont peu nombreux et n'ont guère de collègues, il y a dans le musée, ses expositions, son public, un stimulant qu'ils ne sauraient négliger.

Mais ce n'est pas tout. Derrière sa façade publique, ses salles accessibles à tous et aménagées à cet effet, le Musée est doublé de réserves où est rangée, en ordre serré, la foule des documents scientifiques plus ou moins inédits sur lesquels les chercheurs peuvent travailler avec l'aide des diverses installations matérielles et des laboratoires complétant obligatoirement tout musée.

Ce rôle du musée moderne tel que le monde entier l'a maintenant compris, l'École française d'Extrême-Orient l'avait saisi, au début même de sa propre création, en 1898. Mais des circonstances diverses, en majeure partie d'ordre budgétaire, avaient empêché, jusqu'à 1932, de présenter dignement les admirables collections archéologiques que, par ses travaux, ses achats et des dons, l'École française d'Extrême-Orient avait accumulées à Hanoï depuis plus de trente ans.



Ensemble de vitrines dans la salle consacrée aux civilisations de culture chinoise. Remarquer le modernisme des vitrines métalliques, leur éclairage et la présentation des objets.



La citadelle de terre cuite du tombeau de Nghi-Vê (Bac-ninh, Tonkin). Cette citadelle bien connue et qui est plutôt une grande ferme fortifiée constitue, avec la cinquantaine de maisonnettes analogues trouvées dans les tombeaux à la chinoise découverts en de nombreux points du delta du fleuve Rouge, une exceptionnelle série de documents sur l'habitation tonkinoise aux premiers siècles de l'ère chrétienne.



Au 1^{er} étage, la galerie pourtourante des grandes reconstitutions moulées : la partie consacrée à l'art cham.

1. — LE MUSÉE LOUIS-FINOT

Belle et claire réalisation monumentale due à la collaboration de l'urbaniste Hébrard et de Batteur, architecte, membre de l'École française d'Extrême-Orient, le Musée Louis-Finot fut inauguré en 1932.

Il porte le nom du premier directeur de l'École, le savant indianiste Louis Finot, dont la vie fut indissolublement liée à celle de l'institution qu'il vit naître et fit grandir en la dirigeant de nombreuses années.

Le bâtiment comprend un étage, un rez-de-chaussée surélevé et un rez-de-chaussée légèrement en sous-sol. Sur ce dernier plan sont installés des bureaux, des laboratoires, des ateliers, des réserves et des galeries de préhistoire, les plus riches certainement de tout l'Extrême-Orient par les nombreuses collections comparatives provenant du monde préhistorique. Au plan supérieur, c'est-à-dire au rez-de-chaussée surélevé, sont, en plus du hall d'entrée, les salles de protohistoire (l'âge du bronze local et ses tambours, ensemble absolument unique) et d'épigraphie indochinoises, puis les salles des tombeaux de la période chinoise au Tonkin, et celle, immense, consacrée à l'Annam, la Chine, la Corée et le Japon.

Au premier étage, dans la rotonde qui correspond au hall d'entrée, de grandes reconstitutions moulées reproduisent en grandeur nature quelques détails architecturaux de monuments indochinois au style influencé par l'art de la Chine ou des Indes.

Dans deux pièces de ce même étage, sont exposés les portraits des savants défunt ou vivants, français ou étrangers, qui contribuèrent à la création de l'École française

d'Extrême-Orient et à l'établissement de son universelle renommée. Des cartes montrent, aux mêmes lieux, quels travaux ce corps scientifique a réalisés en Indochine et en Extrême-Orient, ainsi que les nombreux rapports qu'il entretient avec toutes les parties du monde.

Enfin, dans la très grande salle correspondant à celle qui, au rez-de-chaussée, est consacrée aux civilisations de culture chinoise, les civilisations de culture indienne sont illustrées par les richesses artistiques des Indes, du Tibet, de la Birmanie, de Java, de la Thaïlande, du Laos, du Cambodge et du Champa (ancien Annam). Une salle de conférence termine les installations de cet étage, et là, tous les lundis de l'hiver et des débuts du printemps, l'élite hanoïenne se presse pour entendre les membres de l'École française d'Extrême-Orient lui exposer les plus récents résultats de leurs recherches.

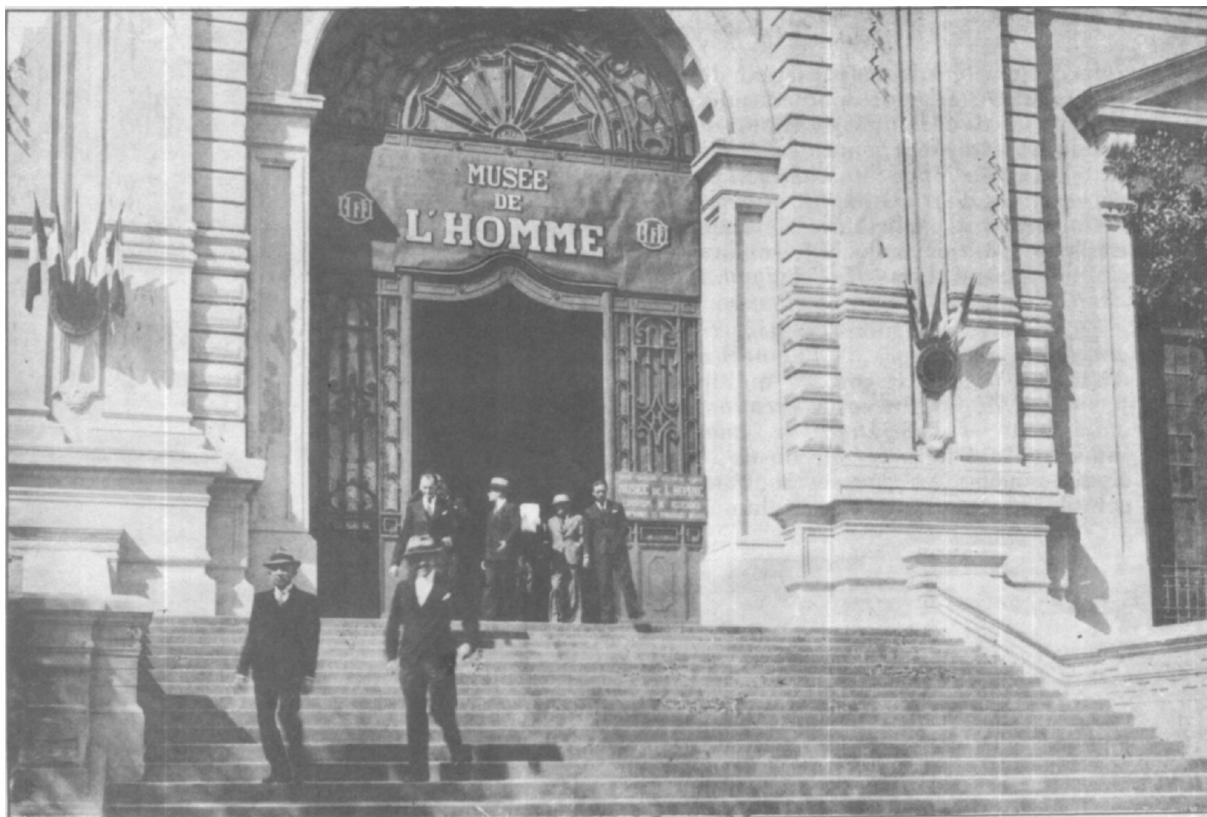
Les combles de l'édifice entier sont aménagés en dépôts archéologiques.



Les réserves archéologiques du rez-de-chaussée. Partie ancienne doublée actuellement d'une série de rayonnages métalliques en voie de montage.



Un des laboratoires du rez-de-chaussée. Ici, les divers moules exécutés dans les ateliers sont parachevée et les bronzes sont réparés.



Entrée du Musée de l'Homme (aile gauche du Musée Maurice-Long) au moment de son inauguration, en décembre 1938.

II. — LE MUSÉE DE L'HOMME

Il paraît difficile d'admettre que l'Indochine ait attendu l'année 1938 pour se donner une galerie d'ethnographie alors que les autres pays extrême-orientaux, Chine, Japon, Thaïlande, péninsule Malaise, Indes anglaises et néerlandaises, Australie, en possédaient depuis longtemps plusieurs et souvent fort bien présentés.

L'Indochine française, qui, par sa mosaïque de races aux coutumes les plus diverses passe pour un véritable conservatoire ethnique, se devait d'avoir, au moins, un musée consacré à cette caractéristique importante à tous points de vue. À vrai dire, l'École française, dès 1900, avait réuni des collections ethnographiques de valeur que le typhon de 1903 dévasta malheureusement dans le bâtiment devenu plus tard le Musée Maurice-Long. Ce qui subsistait de ces collections périt depuis lors par l'effet du climat et des insectes ; car l'École, qui avait retiré de leur périlleux musée toutes les collections qui s'y trouvaient, n'eut plus, désormais, la place suffisante pour les exposer et les conserver. On s'en tint aux objets résistants qui furent entassés dans les quelques vastes pièces d'une vénérable demeure, celle des premiers représentants de la France au Tonkin.

De là sortit le magnifique Musée Louis-Finot que suivit, quelques années plus tard, l'exposition au Musée Maurice-Long de collections ethnographiques. Un grand musée ethnographique de l'ensemble indochinois a été prévu depuis 1932 à Dalat, dont le climat et le développement futur permettront une meilleure conservation d'objets ordinairement très fragiles et auxquels une diffusion croissante de leur existence est ainsi assurée.

Le Musée de l'Homme de Hanoï, lui, ne vise qu'à être une galerie purement locale où sont présentés, à la suite des quelques généralités concernant l'Indochine tout entière, les principaux groupes ethniques du Tonkin.

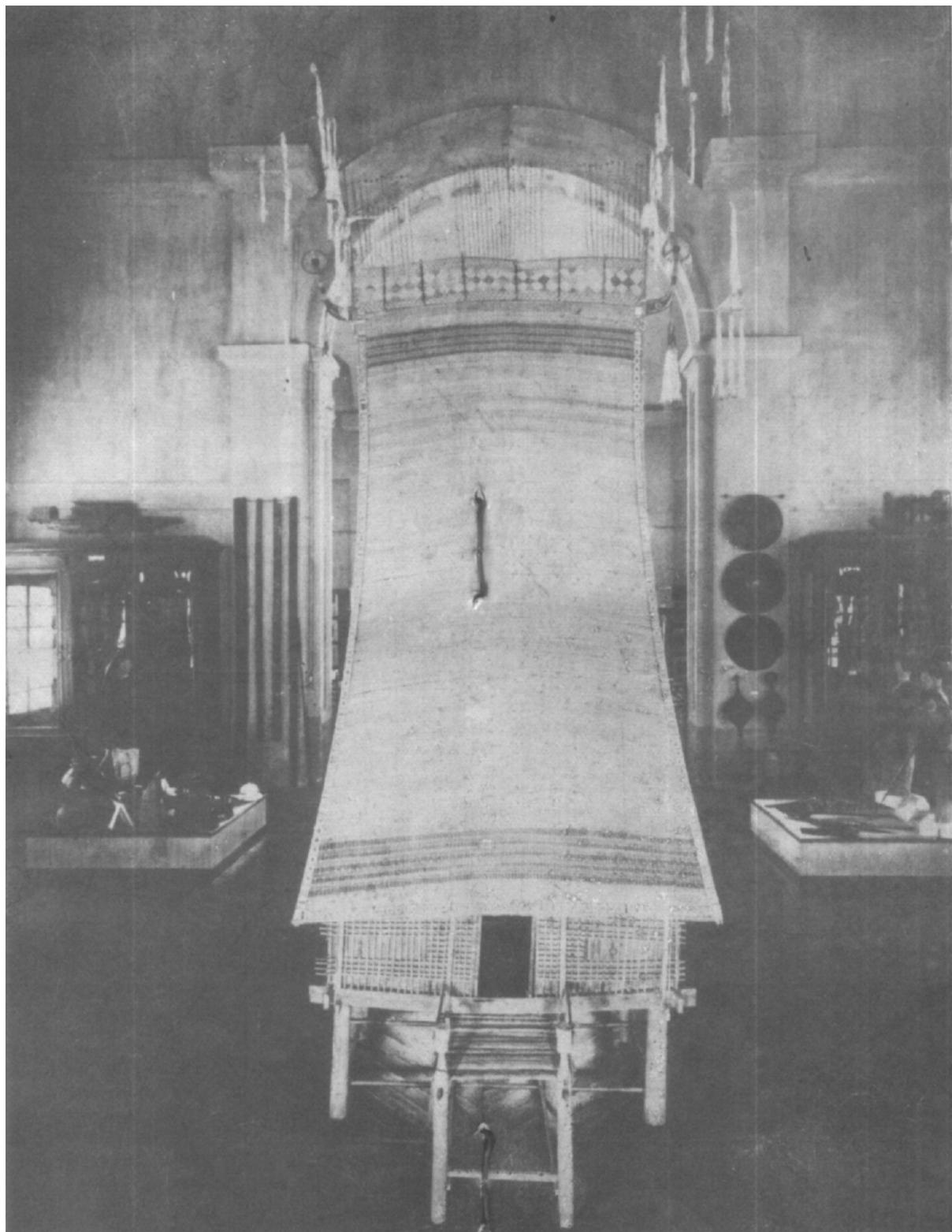
Et si, pour l'instant, les Moïs de la chaîne Annamitique, les Chinois du Yunnan occupent, au Musée de l'Homme de Hanoï une place qui paraît indue, la cause en est au retard apporté à la construction du musée de Dalat. On ne peut donc considérer l'actuel Musée de l'Homme de Hanoï que comme le très fruste schéma de ce qui, par la suite, sera développé : 1° dans son ensemble à Dalat ; 2° dans son détail et à propos de l'ethnographie particulière de chacun des États de l'Union indochinoise dans leurs capitales respectives : Hué, Saïgon, Phnompenh, Vientiane.

En résumé, soulignons cet aspect muséographique de l'œuvre de l'École française d'Extrême-Orient. Parmi les multiples sujets d'activité de l'École, la création, l'enrichissement et l'entretien de musées en Indochine ont toujours été un de ses principaux soucis. Ces musées sont même, à côté de la centaine de gros volumes de ses publications et des quelque soixante mille livres de sa bibliothèque spécialisée, le résumé le plus tangible des travaux de cette institution qui, directement ou indirectement, mais toujours avec une part fort active, a couvert l'Indochine d'un réseau de musées dont la richesse et la présentation ne sont pas un des moindres titres de gloire pour la France d'Extrême-Orient. C'est aussi l'honneur de notre pays que d'avoir conservé, sur place, tant de restes du grand passé de l'Indochine, témoignage convaincant, s'il en fallait, de la hauteur de vue et du désintéressement auxquels atteint notre colonisation.

Paul Lévy,
chef du service ethnologique de l'École française d'Extrême-Orient.



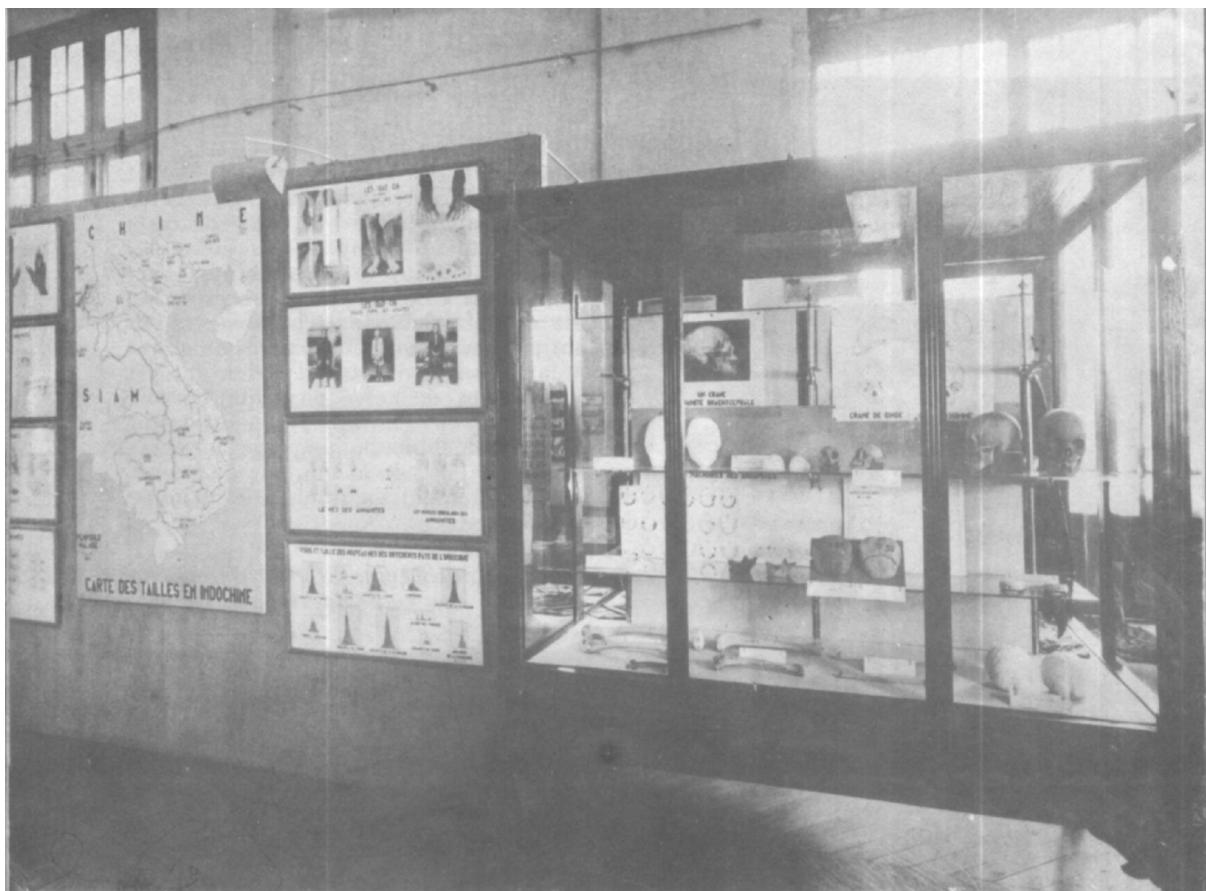
Mannequins habillés représentant des femmes man et meo, tribus habitant les montagnes du Nord de l'Indochine.



Réduction d'une maison des hommes chez les moi Bahnar de la région du Kontum (Sud-Annam). Cette maisonnette qui a encore 4 mètres de haut surplombe les tombeaux.



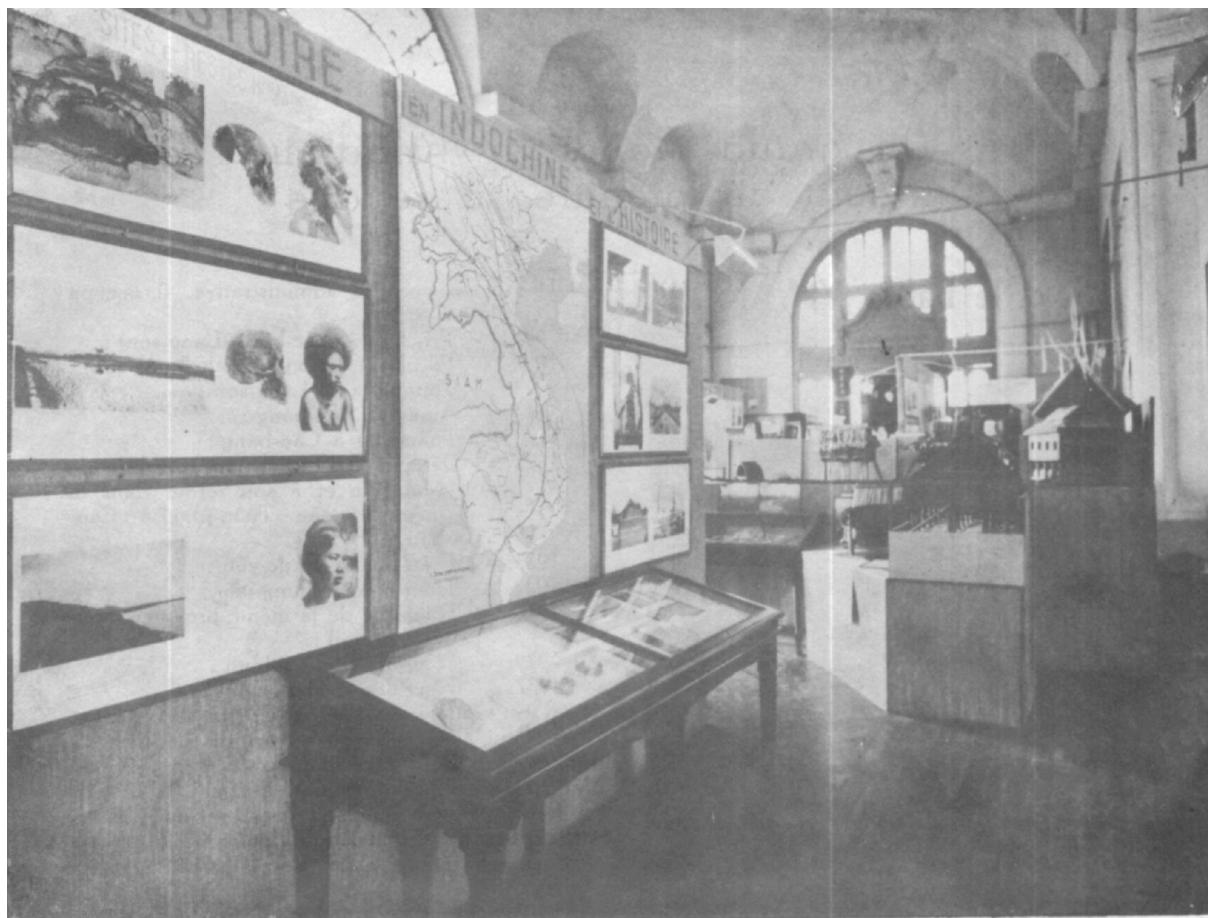
Un couple de bourgeois chinois du Yunnan. La femme est en vêtement de mariée.



Panneau et vitrine consacrés à l'anthropologie des races indochinoises et montés avec la collaboration du Laboratoire d'anthropologie de l'Université de Hanoï (Directeur : M. le professeur-docteur P. Huard).



Un coin de l'ensemble des maquettes représentant les diverses habitations indochinoises. Ici l'on voit celles du groupe thai-muong du Nord-Annam.



La préhistoire et l'histoire en Indochine résumées par panneaux-photos, documents sous vitrine, et carte.



Un grand panneau résumant par photos et carte la répartition des divers groupes peuplant le Tonkin.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 juillet 1922)

Au musée de l'École française d'Extrême-Orient. — Dans l'après-midi de vendredi, MM. Finot, directeur de l'École d'Extrême-Orient, et Parmentier, membre permanent de l'École, faisaient à **M. le gouverneur général p.i.** les honneurs du Musée de cet établissement.

Ce Musée, enrichi par la générosité de personnalités éminentes de la colorie, contient de précieuses collections ; **il est peu fréquenté par les Européens mais, par contre, on y remarque nombre de visiteurs indigènes assidus, ainsi que des bonzes qui viennent y cultiver le culte du souvenir. De nombreux artistes annamites y copient des motifs de décoration en y étudient les procédés de fabrication anciens.**

M. le gouverneur général p. i., que son long séjour eu Indochine, et notamment au Cambodge, a amener à s'attacher aux questions concernant l'histoire de l'art indigène, s'est vivement intéressé aux diverses collections du Musée et n'a mis fin à sa visite qu'avec regret lorsque la nuit est survenue.

Les salles du musée de l'École d'Extrême-Orient sont trop exiguës pour que toutes les splendeurs qu'elles contiennent puissent être mises en valeur et l'agrandissement des salles d'exposition s'imposera sans doute sous peu.

INFORMATIONS DIVERSES
Les embellissements de Hanoï
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 18 mai 1924)

Parmi les monuments dont la construction, aujourd'hui décidée, va être d'ici très peu de temps mise en train, il convient de citer le bâtiment central de l'Université, le musée de l'École française d'Extrême-Orient et les nouveaux bureaux de la Direction des finances. Ce ne sont pas là projets en l'air. Ce sont au contraire des réalisations prévues, pour lesquelles des crédits sont disponibles, et qui vont être entreprises d'ici peu de temps.

Ces trois immeubles, qui contribueront dans une large mesure à l'embellissement de notre ville, sont complètement étudiés, et leur construction peut être entreprise incessamment.

Le musée de l'École française d'Extrême-Orient sera un monument d'une belle allure qui permettra de mettre en valeur les trésors artistiques que possède l'École, et dont les heureuses dispositions attireront très certainement les visiteurs. Ce musée s'élèvera sur l'emplacement de l'ancienne Concession, dans les jardins du musée actuel, et englobera les anciens bâtiments qui servirent de palais au gouverneur général de l'Indochine et, où mourut Paul Bert. Son entrée principale se trouvera sur la place formée; au quai Clemenceau par l'amorce de la rue de France, et fera face à la direction générale des Douanes. Les abords bien dégagés, et, au besoin, la place agrandie légèrement, donneront au monument le recul nécessaire. L'aspect général de l'ensemble contribuera à embellir cette partie de notre ville

France Indochine

N.D L.R. — De ces trois monuments, celui qui s'impose le plus est le musée. Il faut se rendre au musée actuel, un jeudi ou un dimanche après midi pour se rendre compte de la faveur dont il jouit auprès de la population indigène. Le nombre, des visiteurs, varie

de 75 à 100 dont à peu près 1 % d'Européens. Beaucoup d'indigènes viennent y dessiner.

Or le musée est très mal installé et très petitement dans l'ancien Consulat.

Les objets y sont trop entassés et cependant représentent à peine la moitié de ceux que possède l'École d'Extrême-Orient ; le reste remplit les chambres d'une vieille maison servant de magasin, elle-même trop petite.

Le musée projeté aura l'avantage d'une belle façade sur une avenue très fréquentée, et ceci est essentiel. Le gros public ne se dérange pas, il faut aller à lui. Il entrera dans un musée dont la porte monumentale placée sur son passage l'invitera à entrer ; il n'ira pas visiter un musée qu'il faut chercher. Les neuf dixièmes des Européens de Hanoï ignorent l'existence du musée ; ils ne l'apprendront que lorsqu'il s'imposera à leur vue.

D'autre part, tel que le nouveau musée est conçu, quelle que soit la foule des visiteurs on n'y sera pas bousculé et le classement des objets considérablement facilité en rendra la visite plus intéressante.

Enfin, il faut bien dire que tel qu'il est, le musée paraît un peu mesquin. Lorsqu'il pourra étaler toutes les richesses qui, actuellement, dorment dans des greniers et dans une vieille maison-magasin, lorsque les particuliers seront encouragés à lui offrir à leur décès, ou à leur départ d'Indochine, ou même de leur vivant, des objets de leurs collections et que le musée pourra faire des échanges avec les musées des pays voisins, alors c'est par centaines que l'on comptera les visiteurs indigènes et les Européens y seront moins rares.

Revue de la Presse
TOURISME.
Nos richesses archéologiques
(*L'Écho annamite*, 14 octobre 1924)

Du *Temps d'Asie* :

M. Parmentier, notre sympathique archéologue, a découvert au Tonkin, et particulièrement dans la province de Bac-Ninh, des tombeaux plusieurs fois millénaires.

Ces tombeaux, complètement enfouis dans la terre, sont assez difficiles à découvrir.

Mais il en est d'une incontestable beauté et d'une puissante richesse archéologique.

Ce furent des salles souterraines dans lesquelles, fait étrange, il n'a été rencontré aucun débris humain. S'agit-il de tombeaux votifs ? On l'ignore. Mais il semble que dans chacun, on ait tenu à placer, en réduction souvent artistique, les emblèmes des instruments professionnels du défunt : un moulin ici, une curieuse et complète bergerie là ; ailleurs, dans le tombeau d'un général sans doute, un sabre et toute une citadelle chinoise en miniature, démontable, parfaitement conservée et qui constitue, à l'heure présente, une des belles pièces du musée d'Hanoï.

Hanoï
LE BATIMENT VA
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 8 novembre 1925)

Le musée de l'École d'Extrême-Orient ... vient d'être mis en adjudication et ... les travaux vont commencer. Le grand succès du vieux musée auprès des indigènes justifie largement cette dépense, qui est, au premier chef, une dépense utile ; car il s'agit de

faire l'éducation du goût du public et de fournir aux artistes et artisans des principes d'art, aux écrivains une documentation

Le Musée de l'École d'Extrême-Orient
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 27 décembre 1925)

Un monument historique vient de disparaître. La dernière brique de l'ancienne résidence générale où Paul Bert rendit le dernier soupir et qui, depuis 1910, après avoir abrité la première et éphémère Université indochinoise, abritait le Musée de l'École d'Extrême-Orient, a été enlevée de la dernière fouille ; bientôt commenceront les travaux du nouveau musée.

Au sujet nous lisons dans le *Bulletin de l'École* :

Musée de Hanoï. — L'ancien musée, situé rue Maréchal-Gallieni, est resté ouvert jusqu'au 16 mars 1925. Les collections ont été ensuite transférées dans le musée provisoire, boulevard Carreau, n° 39 et 41, qui a été ouvert au public le 11 juin 1925. Elles se sont enrichies des achats habituels d'objets anciens, acquis des marchands indigènes qui les recherchent spécialement pour l'École.

Le résident supérieur au Laos a bien voulu nous offrir une série de onze bouddhas laotiens, 3 en bronze, 5 en argent, un en métal plaqué or et un en pierre tendre.

M. Mansuy, géologue au Service des Mines de l'Indochine, nous a fait don de quelques objets en céramique et de pièces de monnaie anciennes en bronze, provenant d'un caveau en briques mis au jour dans la concession Lévy, à Kha-luat, près de Chi-né.

Les fouilles entreprises à My-Duc (Quang-Binh) par notre correspondant le P. H. de Pirey, ont permis d'enrichir le musée d'une intéressante série d'objets anciens, parmi lesquels il faut signaler des fragments de statues en bronze et en pierre, des débris d'armes, des pièces entières et des débris de céramique.

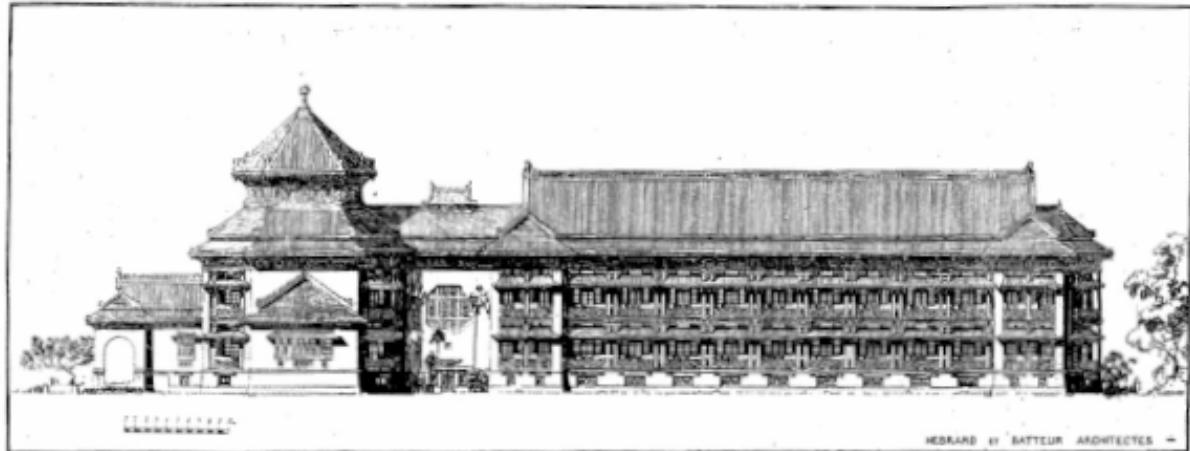
Grâce aux bons offices de notre correspondant, le Dr Sallet, nous avons pu faire entrer dans les collections de notre musée de Hanoï la statue de Visnu et les statuettes de bronze mentionnées dans la précédente chronique

(*BÉFEO*, XXIV, 643).

LES EMBELLISSEMENTS DE HANOI
LE MUSÉE DE L'ÉCOLE D'EXTRÊME-ORIENT
par H. C. [Henri Cucherousset]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 14 mars 1926)

LES EMBELLISSEMENTS DE HANOI

LE MUSÉE DE L'ÉCOLE D'EXTREME-ORIENT



Hébrard et Batteur, architectes
Façade du Musée sur le jardin donnant sur la rue de la Concession.

Nous nous demandons si beaucoup de Hanoïens savent qu'un des édifices historiques les plus importants de leur ville a disparu et qu'à son emplacement, une armée d'ouvriers de l'entreprise Aviat est en train d'établir les fondations d'un des plus beaux édifices neufs de l'Indochine. L'ancienne résidence supérieure, où mourut Paul Bert, et où fut plus tard installé le musée de l'École française d'Extrême-Orient, va faire place à un magnifique musée neuf. Les plans et croquis que nous reproduisons aujourd'hui donnent une idée de son importance et de son caractère architectural.

Nous sortons, avec ce nouvel édifice, comme déjà avec le bâtiment de la Direction des Finances, dont nous parlerons prochainement, de la banalité de l'architecture française et italienne et des motifs architecturaux grecs et romains dont la beauté est certes incontestable, en Europe, mais qui détonnent en Extrême-Orient, comme on peut s'en rendre compte à Bangkok. Après quelques tâtonnements, M. Hébrard a su donner à ses projets quelque chose de bien local dans l'aspect extérieur, sans rien perdre des commodités que l'architecture européenne la plus moderne offre dans l'aménagement intérieur, ni de la noblesse des ensembles, legs de l'antiquité méditerranéenne et de la Renaissance.

En ce qui concerne le musée, les plans de M. Hébrard ont été complétés dans le même esprit par M. Batteur, le distingué architecte de l'École d'Extrême-Orient, qui est chargé d'en surveiller l'exécution. De cette collaboration entre deux artistes de premier ordre, nourris des meilleures traditions architecturales d'Occident alliant au goût le plus classique de Rome, d'Athènes et de Paris les conceptions américaines les plus pratiques et une connaissance rare, chez un architecte européen, de l'art d'Extrême-Orient et des conditions locales, sortira un édifice tout à fait remarquable et dont l'Indochine aura lieu d'être fière.

Pour les dix neuf vingtièmes, les visiteurs du musée étaient des Annamites et beaucoup y venaient pour étudier et travailler. Bien en vue, le nouveau musée attirera sans doute une plus forte proportion de visiteurs européens. D'importantes collections, qui n'avaient pas trouvé place dans l'ancien, y seront exhibées ainsi que les acquisitions que le Musée fera encore par achats, dons et legs.

Les travaux de construction et d'aménagement dureront environ deux ans et demi. D'autre part, des agrandissements sont prévus pour un avenir plus lointain, deux ailes dont l'emplacement figure sur notre plan.

La construction a été confiée à l'entreprise Aviat dont l'excellent travail et les méthodes accommodantes ont été vivement appréciés dans d'autres constructions,

telles que l'Université, où de nombreuses modifications sont inévitables au cours des travaux.

Le Musée sera un des plus beaux édifices de Hanoï, comme on peut en juger, et d'une très grande utilité, comme en témoignent les registres de visiteurs.

Les ruines du futur Musée de Hanoï
BARBISIER [= H. CUCHEROUSSET]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 20 janvier 1929)

Bien que Hanoï soit une ville très ancienne, il ne reste que peu de traces du passé et même d'un passé assez récent, nous n'avons pas, jusqu'à ces temps derniers, de ces ruines grandioses qui, dans d'autres pays, intéressent si vivement le touriste, car, vraiment, ce n'est pas pour admirer tout juste une tour, une porte et un pan de muraille d'une citadelle construite au temps de Napoléon que les milliardaires américains se dérangeront pour venir visiter Hanoï.

Ce qui manquait ainsi à notre ville, l'École Française d'Extrême-Orient a eu l'excellente idée de nous le procurer ; grâce à elle, Hanoï peut se vanter de posséder des ruines extrêmement intéressantes, aussi belles que celles de Sbeitla, Timgad, Nîmes, Trèves ou Autun. Surtout, elle a eu l'heureuse idée de faire édifier ces ruines dans un ancien parc aux grands arbres, que les touristes croiront facilement millénaires, si on le leur dit et avec une végétation qui, une fois les dernières traces des chantiers disparues, aura l'aspect d'une véritable brousse. Avec ses colonnades élancées, et les fines nervures de sa charpente en ciment armé, surtout lorsque les fers qui dépassent encore auront été mangés par la rouille, les ruines du futur Musée Archéologique donneront une impression aussi forte que les plus pittoresques ruines d'abbayes gothiques d'Angleterre ou de Normandie.

Les travaux sont achevés depuis de longs mois déjà mais l'on attendait, pour les inaugurer, la fin du régime de l'intérim universel. Nous croyons savoir que cette cérémonie sera l'une des premières que présidera au Tonkin M. le Gouverneur général Pasquier et qu'il prononcera en cette occasion un discours d'une haute tenue littéraire. En attendant, nous croyons savoir que M. l'Inspecteur Général du Haut Tourisme a chargé M. le Chef du Service de la Photographie Officielle de prendre sept ou huit cents vues de ces magnifiques ruines.

Il est bon de faire ressortir l'économie considérable qui résulte, pour le budget, de la construction de ce vénérable édifice, en cet endroit d'ailleurs historique. Comme il se trouve à moins de deux stades (380 mètres) de l'Hôtel Métropole, le magnifique établissement que dirige avec tant de compétence le très sympathique M. Brunelière et où le Maître Jean universellement connu à Hanoï pour les si succulentes bécasses flambées qu'il prépare avec un cérémonial impressionnant, il ne sera pas besoin de construire aux frais de l'administration un nouveau grand hôtel de luxe, comme il eût été nécessaire de le faire si les Ruines avaient été construites par exemple à la Citadelle des Hos, à Cô Loa, ou à Hoa-Lu.

On ne peut donc que féliciter le savant directeur de l'École Française d'Extrême-Orient et ses collaborateurs d'avoir su, dans des conditions si avantageuses, doter notre ville d'un outillage touristique vraiment adéquat.

Pour le moment, nous croyons savoir que les règlements édictés pour la visite des ruines d'Angkor ne sont pas encore applicables aux ruines du futur Musée ; la visite en est libre et l'on peut même prendre sans autorisation spéciale croquis et photographies.

Pour s'y rendre, on prend la rue de France, jusqu'au Laboratoire des Mines, et l'on tourne à droite par la rue de la Concession ; au bout de deux cents pas, on a à sa gauche l'entrée de la forêt vierge, à travers les arbres de laquelle on aperçoit les ruines.

La grille étant généralement ouverte, il est inutile de déranger le concierge. Pour renseignements plus détaillés, s'adresser au bureau du Tourisme, dans le hall de l'Hôtel Métropole.

À HANOÏ, LE BÂTIMENT VA
par XXX [Henri Cucherousset]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 23 mars 1930)

.....

Le musée de l'École française d'Extrême-Orient, dont les travaux, interrompus pendant deux ans pour des raisons que nous préférons ne pas approfondir, ont été repris fin octobre et sont depuis vivement menés, ... sera certainement un des plus beaux édifices de la ville de Hanoï et même de toute l'Indochine.

LE NOUVEAU MUSÉE
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 janvier 1931)

Il serait prétentieux, sinon vain, de retracer ici la carrière déjà longue et toujours féconde de notre grand institut scientifique et archéologique d'Indochine qui s'appela d'abord « Mission archéologique d'Indochine » et qui reçut en 1900 de M. Doumer le titre d'École française d'Extrême-Orient.

Ce titre d'abord ne s'entend pas très bien, car il ne s'agit pas d'un établissement d'enseignement. Il est juste cependant, puisque tous les membres de cette docte société — et certains grisonnent déjà fort — ont voué leur vie aux incessantes recherches, aux patients labeurs et que le titre d'étudiants leur est pleinement acquis, de fait et de droit.

Et qu'étudient ces éternels chercheurs ? Des tas de choses dont la simple nomenclature un peu détaillée nous donnerait le vertige, des tas de manuscrits et d'inscriptions auxquels nous ne trouverions qu'étrangeté, des idiomes qui ne se parlent plus, des dieux oubliés, des civilisations mortes et des poussières de splendeurs passées.

Nous aurions le droit de sourire de leur fantaisie et d'avoir grand pitié de leurs efforts, si nous étions parfaitement ingrats.

En effet, bien qu'ils y trouvent, les premiers, un charme incontestable, ce n'est pas pour eux seuls qu'ils travaillent ; mais bien plutôt pour nous qui sommes incapables par nos propres moyens de soulever le voile d'un passé lointain qui ne laisse pas de demeurer riche en enseignements et en beautés artistiques ; et surtout pour le peuple Indochinois en faveur de qui ils sauvent de la ruine définitive les traces et les témoins de sa splendeur passée.

Ces savants ont deux moyens de nous faire profiler de leur travaux. D'abord, en en publiant les résultats dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* où les amateurs avertis et les savants trouvent tantôt une besogne toute achevée, tantôt seulement des indications qui, déblayant la voie, leur permettent d'orienter utilement leurs propres recherches.

En second lieu, ils nous aident en nous offrant une collection, scientifiquement présentée, des principaux vestiges qu'ils ont récupérés et sur lesquels se basent toutes les connaissances linguistiques sociales, morales et religieuses que nous avons des temps très anciens de la civilisation extrême orientale.

Voici qui intéresse bien mieux le profane, car il n'est pas besoin d'être grand sinologue pour admirer avec goût un beau jade ou quelque belle pièce de bronze.

Avec un bon guide, un peu de bonne volonté et un tantinet d'imagination, l'on passe de fort bons moments, dans un musée, à reconstituer à sa guise quelques scènes d'une vie passée depuis des siècles.

Ce musée, hélas, n'existe pas.

Les collections sont dispersées, de ci de là, et un bon nombre d'entre elles dorment dans des caisses au palais de la Foire de Hanoï.

Ne nous désolons pas, cependant.

Un peu de patience encore et notre curiosité sera tout à son aise pour contempler les merveilles archéologiques que les savants de l'École Française ont sauvées pour nous.

M. Coedès, l'éminent directeur de l'École à qui nous en parlions ce matin, nous a donné un espoir qui est presque une promesse.

— Le nouveau musée, nous dit-il, doit être normalement terminé en avril ou mai prochain. Tout aussitôt nous nous mettrons à l'œuvre pour l'installation des collections et je ferai l'impossible pour que son inauguration concorde avec la session du Congrès de la préhistoire du pacifique qui doit se tenir à Hanoï en janvier 1932.

Plus qu'un an ! Bravo !

Vous connaissez le magnifique bâtiment qui s'élève entre le quai Clemenceau, la rue de France et la rue du Maréchal-Gallieni et qui sera le musée de l'École française d'Extrême-Orient.

Il fut dessiné par MM. Batteur et Hébrard, architectes de l'École.

Du premier coup d'œil, l'on garde une impression de calme imposant et somptueux.

Les lignes sont nobles et audacieuses sans rien de cette lourdeur ni de cette sécheresse que nous avons tant reproché, et souvent nom sans raison, au ciment armé.

Les grandes rosace cloisonnées, avec leur air de moucharabiehs, jettent une note de mystère grandiose, tandis que sur tout cet ensemble robuste, les toits relevés de la coupole se fleurissent d'un exotisme de bon aloi.

Cet édifice considérable fut commencé en décembre 1925 aux frais du Gouvernement général; mais, pour des causes diverses, les travaux, pendant les quatre premières années, furent interrompus à de nombreuses reprises. Il n'y a qu'un an environ que l'on y travaille ferme.

Si nous pénétrons sur le chantier, nous aurons le plaisir d'y être reçu par M. Papi, ingénieur des Travaux publics, et Calot, qui dirigent les travaux.

Cent mètres de long, cinquante de large trente-cinq de haut, voilà qui suffit à la nomenclature, à moins que l'on y ajoute que l'avancée ouest est deux fois plus longue que l'avancée est et que l'on coula en sept mois huit cent quatre vingt mètres cubes de béton².

Entrons plutôt. Après un vestibule fort honnête, mais que nous voyons peu, à cause des échafaudages qui l'encombrent encore, nous arrivons au centre de la grande rotonde qui se trouve exactement dans l'axe du pont Clemenceau et qui est entourée d'une magnifique balustrade d'art chinois, inspirée de celle du Palais de Pékin.

Dans l'avancée de la rue de France (mais encore enveloppée) se trouve la grande stèle de Vo-Cam qui ne pèse pas moins de quatre tonnes. Elle fut mise en place, pour plus de facilité, dès le début des travaux, et nécessita des soubassements spéciaux.

— D'ailleurs, nous dit M. Papi, vous pensez bien que tout l'édifice repose sur un radier général en ciment armé. Les murs des sous-sols sont eux mêmes rendus parfaitement étanches car il pourrait se faire que les crues du fleuve dépassent de beaucoup leur niveau de base.

² Cette remarque est pourtant intéressante. En effet, autant l'édifice est imposant de l'extérieur, autant l'intérieur est gracieux et élancé, grâce précisément à la robustesse des matériaux employés.

Et voici la première grande salle d'exposition qui mesure quarante deux mètres de long sur douze de large.

Elle est divisée en son centre par neuf colonnes fines, à la hauteur desquelles. les vitrines formant croix viendront s'aligner, séparant ainsi la pièce en dix chambres différentes .

Bien jolies ces vitrines, dont M. Coedès nous montrait tout à l'heure une épure.

Garnies de métal, elles porteront en leur axe un verre dépoli perpendiculaire et, de cette façon, les objets vus d'un côté ne viendront pas se confondre, par réflexion, avec ceux que l'on admirera de l'autre.

À ce propos, il faut admirer le système très particulier d'éclairage.

Je ne veux pas parler de l'éclairage électrique qui existera mais qui servira relativement peu, mais bien de l'éclairage solaire.

Grâce à l'ingénieux dispositif des « porte-à-faux » qui dépassent la construction de un mètre 80, la lumière est réfléchie, d'en bas sur le plafond et c'est de là que, diffuse, elle se répand dans la pièce. Il fera bon admirer ainsi la douceur des bleus fanés et les lignes fines des bronzes antiques ou des jades ciselés.

L'on a prévu un système de chauffage électrique qui servira sans doute peu mais dont les bouches auront cet avantage d'assurer une ventilation naturelle constante de bas en haut.

La première grande salle se termine par un chevet plafonné de dalles de ciment de six mètres de long sur 0 m. 63 de large, record de robustesse et de légèreté.

Voici un petit escalier en spirale qui va vous conduire à l'étage.

Les marches de béton sont tout simplement posées les unes sur les autres, comme on le voit dans les constructions moyenâgeuses.

La seconde grande salle où nous entrons sera toute identique à celle que nous venons de quitter.

Admirons seulement les jolis balcons dont la décoration de ciment est travaillée plus finement que du bois et qui, sans doute, sera peinte, puis, après avoir retrouvé notre belle balustrade de Pékin, grimpons à l'intérieur de la coupole.

J'ai bien escaladé des bambous — qui ne me disaient, ma foi, rien qui vaille —, j'ai bien ouvert de gros yeux ronds, je reste là tout interdit ayant au dessus de ma tête une coupole cloisonnée en inextricables nids d'abeilles (encore le mot n'est pas technique puisqu'il s'agit de consoles superposées qui donnent une impression de richesse incontestable mais dont je me sens bien incapable de faire un croquis, même sommaire). Et puis nous avons vingt mètres de vide sous les chaussures et cela n'aide pas du tout l'imagination.

Où nous serons plus à l'aise pour admirer, c'est sous la charpente, et elle vaut la peine de l'être.

Elle est, elle aussi, en ciment armé.

Très sage précaution contre l'incendie.

À première vue, tant il y a de ressemblance, je croyais qu'elle était faite selon le système que M. Deneux inventa pour la réfection de la « forêt » de la cathédrale de Reims. Vous savez qu'il en remplaça chacune des pièces de châtaignier par des pièces de ciment armé exactement semblables et clavetées de bois dur.

Ici, les pièces sont solides. C'est évidemment moins souple aux mouvements de dilatation ; mais tout est si bien dessiné, tout est si facile et si fort que c'est encore très beau.

En redescendant confortablement le grand escalier, nous apprendrons que la décoration centrale sera de rouge et d'or et que les colonnes seront laquées.

Les sous-sols, largement éclairés, offriront des ateliers spacieux aux dessinateurs et aux architectes ainsi qu'un asile provisoire aux nouvelles pièces de collection.

Voilà l'écrin où nous admirerons avant un an les richesses que nos savants ont sauvées et sauveront encore de la ruine.

Cette courte visite ne nous permet-elle pas déjà de nous réjouir en pensant qu'il sera digne d'elles et s'élèvera comme un témoignage nouveau de l'œuvre bienfaisante de la France en Extrême-Asie ?

Jean Joly

LE NOUVEAU MUSÉE
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 mars 1932)

Le nouveau musée de l'École française d'Extrême-Orient, construit sur l'emplacement de l'ancien (rue Maréchal-Gallieni), de janvier 1926 à juin 1931, sera inauguré le 15 mars, sous la présidence de M. le gouverneur général Pierre Pasquier.

Avant de décrire sommairement les collections qu'il contient, il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de dire un mot de l'édifice lui-même. On sait que plusieurs historiens ont cherché, dans les Entretiens de Viollet-le-Duc, le pressentiment et même la formule d'une transformation de l'art de bâtir. Dès 1860, cet illustre savant comprit que l'emploi de matériaux nouveaux, en particulier de fer, allait conduire à la création d'un nouveau style ; il ne s'effrayait pas à la pensée que ce style dût abandonner quelque peu les traditions classiques, car, disait-il, « les ingénieurs qui ont fait des locomotives n'ont pas songé à copier un attelage de diligence ». Labrouste, dans la grande salle de lecture de la Bibliothèque nationale, à Paris, fut peut-être le premier à justifier les prévisions de Viollet-le-Duc. Mais il ne semble pas que l'évolution décisive se soit accomplie en France. Elle a commencé en Angleterre, sous l'inspiration de Ruskin, lorsque William Morris et d'autres renouvelèrent, sans souci des styles traditionnels, l'aspect des mobiliers et des décorations intérieures. D'Angleterre le mouvement se propagea en Belgique, où deux architectes, Hankar et Horta, s'attaquèrent aux façades, avec la préoccupation des lignes expressives et des besoins modernes, émancipée de la tutelle académique. M. Fierens-Gevaert nous apprend dans ses *Nouveaux Essais sur l'art contemporain* qu'Otto Wagner, le chef de l'école « sécessionniste » autrichienne, a eu connaissance des essais tentés en Belgique. Le style nouveau a passé d'Autriche en Allemagne, notamment à Darmstadt, et a exercé son influence à Paris. En même temps, les expositions universelles de 1889 et de 1900 contribuaient au développement de l'architecture qui emploie de préférence le fer, le ciment armé, les briques vitrifiées. De là, deux courants qui ont fini par donner naissance à un style, caractérisé, d'une part, par l'emploi des matériaux nouveaux concurremment avec les matériaux traditionnels, de l'autre, par le souci de répondre aux convenances pratiques, sans s'astreindre à prendre pour guide, dans la décoration, telle ou telle des grandes écoles du passé.

Dans l'établissement du plan du nouveau musée de l'École française d'Extrême-Orient, M. Batteur s'est attaché, « par un dispositif absolument nouveau d'avants décoratifs engagés au delà du nu des façades, à annuler dans une certaine mesure, d'une part, les inconvénients résultant dans les pays tropicaux de baies ouvertes dans des façades sans vérandas (ensoleillement direct, échauffement des murs, réverbération) et, d'autre part, les inconvénients des façades protégées par des vérandas (défaut d'air et lumière naturels, coûteux ouvrages, surface perdue). Il s'est appliqué à obtenir également par des bouches d'admission et d'évacuation d'air ménagées dans les façades et dans les toits, et par des trémies réparties dans tous les planchers, une circulation d'air constante dans les locaux complètement clos d'autre part, cet air pouvant se chauffer et se dessécher par des radiateurs répartis dans le soubassement. Ces recherches ont imposé dans les toitures et les façades des dispositions qui ont amené la transformation de l'avant-projet conçu par M. Hébrard. C'est ainsi que, notamment à l'extérieur, les couvertures, qui rappellent les combles de quelques

monuments chinois et annamites, ont pourtant des mouvements analogues à ceux des toits d'édifices siamois, cambodgiens ou laotiens ; alors que l'ensemble des façades évoque un peu l'art du Japon, sans que, toutefois, ces éléments coordonnés fassent oublier l'inspiration française du tout. Dans ces conditions, l'exécution de l'édifice de proportions pourtant relativement modestes par le volume des ouvrages, a demandé beaucoup d'études, en raison des nombreux et indispensables dessins de détails, d'architecture proprement dite et de construction, qu'elle a nécessité jusqu'à son achèvement un long délai, par suite de la lenteur forcée des travaux très délicats dans leur quasi-totalité » (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*).

L'œuvre conçue par MM. Hébrard et Batteur manifeste quelque chose à la fois de puissant, de volontaire et de tendu. Elle dédaigne les raffinements harmoniques et la perfection formelle, mais réalise une majesté sévère et des oppositions fortes. Et ainsi la formule de Fénelon que certains architectes aiment à citer, « tourner *en* ornement toutes les parties nécessaires à soutenir un édifice », a été appliquée d'une manière relativement aisée, du fait que ces parties ne s'isolent pas, ne ressortent pas de la masse générale. Et toutes les élégances classiques n'ont pas disparu du nouveau Musée de l'École français d'Extrême-Orient pour faire uniquement place à cet équilibre froid et méthodique qu'a introduit le béton.

Ng. Tô.

LE NOUVEAU MUSÉE
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
(Suite)
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 mars 1932)

L'entrée principale du nouveau musée est disposée vis-à-vis du bâtiment des Douanes et Régies, sur la place du Maréchal-Foch. « L'architecte a choisi cette orientation, dit le *Bulletin de l'École*, parce que cette place se trouve directement sur le circuit des grandes voies de Hanoï, alors que la rue Maréchal-Gallieni et le quai Clemenceau sont des voies secondaires auxquelles on n'accède que par crochet et que le public n'emprunte guère. L'ancien musée, tapi dans l'ombre somptueuse de son parc, avec l'entrée sur la jolie, mais quasi déserts rue Maréchal-Gallieni, n'était pas aussi visité qu'il aurait dû l'être, étant invisible pour les passants non prévenus, et peu facile à trouver pour ceux qui en connaissaient l'existence et désiraient y faire une première visite. Le parti adopté pour la masse de nouveau musée résulte ainsi d'une part, de la volonté de le présenter de telle sorte que les passants ne puissent plus en ignorer l'existence, d'autre part, de la topographie du terrain (en forte déclivité de l'est à l'ouest) et de la présence de quelques beaux arbres du parc qu'il convenait de respecter, enfin, du souci de ne pas employer dès maintenant tout le terrain, en prévision d'agrandissements ou d'adjonctions futurs. »

Le bâtiment comprend une rotonde et un second corps, reliés entre eux par la cage de l'escalier principal. Ces deux corps se composent d'un soubassement et de deux étages semblables. La rotonde consacrée aux tambours de bronze est flanquée de l'avant-corps de l'entrée principale et, à l'est et à l'ouest, de deux ailes à un seul étage sur soubassement. L'aile de droite contient les objets provenant des fouilles de Dong-Son (Thanh-Hoa et les plus anciennes inscriptions chames et khmers. Si la plupart de ces inscriptions, a dit en substance M. Louis Finot, ont été déposées au musée Albert-Sarraud à Phnom-Penh et au musée Cham de Tourane pour la bonne raison que l'étude du cambodgien et du cham moderne est nécessaire à l'étude du khmer et du cham ancien, les épigraphes les plus anciennes doivent aller au musée de l'École française d'Extrême-Orient qui synthétisera l'histoire de la Péninsule tout entière et des

civilisations qui ont conditionné la sienne. « La famille indochinoise, ajoute le fondateur de l'École, se rattache, par delà la mer au vaste domaine austronesien ; par les Môns-Khmers, elle se ramifie jusque dans l'Hindoustan ; par les Thai, elle s'apparente aux Chinois ; par les Birmans, elle se relie au Tibet ; elle est ainsi un nœud du système ethnographique et linguistique de l'Asie orientale et une donnée essentielle de tous les problèmes qui se posent dans cette partie du monde. »

La salle de gauche de la rotonde est consacrée à la préhistoire. Une bonne pari des pièces exposées fut recueillie d'une part par M. A. d'Argence, de l'autre par M^{me} M. Colani. « Il est à remarquer, dit M. Henri Parmentier, que les haches de bronze sont souvent décorées, mais jamais sur les deux côtés. En outre, à la différence des haches d'Europe qui sont rarement munies d'une douille, celles-ci sont toujours faites pour recevoir l'extrémité du manche. Enfin, tandis que celles d'Europe sont généralement armées de crans, d'œilletons et de renforts pour fixer solidement les cordelettes d'attache, les nôtres en sont toujours dépourvues ; peut-être les liens naturels du pays, d'une résistance si merveilleuse, comme le rotin, dispensaient-ils de ces précautions en permettant un serrage plus efficace que les mauvaises lanières ou les cordes grossières des hommes primitifs d'Occident. »

Au milieu du hall de la rotonde se voit une colonne en pierre sculptée provenant de Tu-Ky. Elle permettra, avec d'autres sculptures sur pierre, de déterminer l'originalité et l'influence de l'art chinois par comparaison avec l'art annamite. Plusieurs critiques, toujours préoccupés de la grande influence de l'art chinois, ont été beaucoup trop longtemps à imposer aux historiens leurs théories et leurs conceptions. Par nonchalance, par snobisme même, la plupart des Annamites ont abondé dans leur sens, fermant les yeux aux faits les plus évidents. Certains d'entre eux ne voyaient d'originale beauté qu'en Chine ; pour eux, la Chine était la patrie de la poésie et des arts. Il a fallu les travaux de l'École française d'Extrême-Orient pour commencer à ouvrir les intelligences. Depuis une dizaines d'années surtout, la vérité s'est dévoilée ; on connaît mieux les pays annamites et leurs monuments, on les a étudiés de plus près. D'autre part, des fouilles heureuses ont mis au jour de précieux éléments de comparaison, notamment des fragments de céramique de Dai-la-thanh. Mais, l'art annamite, abandonné dans la suite à son propre sort, se répète sans variété, se dessèche, reste incapable de s'élever aux magnifiques réalisations chinoises ou khmères...

... « L'homme, a-t-on dit, conquiert ses résultats par oscillations ». C'est une loi qui, dans l'art, se vérifie sans conteste. Au sortir de ses premiers tâtonnements, l'art est idéaliste ; puis il devient réaliste, puis idéaliste de nouveau, et ainsi de suite dans un perpétuel va-et-vient, sans qu'on puisse dire à quel moment il est supérieur, sans qu'il soit juste de considérer le réalisme comme une dégénérescence, l'idéalisme comme un apogée.

On verra au nouveau musée de l'École française d'Extrême-Orient qu'un certain réalisme éclaté dans la décoration végétal et floral, vraie « nature morte » de pierre ou de céramique, dans certaines figures de gargouilles, grimaçantes et caricaturales.

Inversement, on constatera le triomphe de l'idéalisme dans certaines statues qui sont si peu des portraits, mais auxquelles l'artiste a donné des attitudes tranquilles pour faire éclater par contraste toute la flamme de leur vie intérieure...

N. Tô.

LE NOUVEAU MUSÉE
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
(Suite et fin)
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 mars 1932)

Parmi les pièces exposées dans l'avant salle du rez-de-chaussée, signalons les poteries et les bronzes recueillis au Tonkin (Bac-Ninh, Sept-Pagodes) et au Thanh-Hoa, en particulier un modèle de citadelle chinoise et de ferme en terre cuite, absolument complet (1^{er}-III^e siècles). La céramique du Thanh-Hoa, peu connue il y a dix ans, commence à être appréciée par les amateurs. « Son étude s'impose, dit M. V. Goloubew. Poursuivie avec méthode, elle enrichira l'histoire de la poterie chinoise d'un chapitre inédit et qui ne sera pas des moins intéressants ».

Dans les grandes salles du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage, qui ont chacune 43 mètres de long, les collections sont distribuées en deux grands groupes : au rez-de-chaussée, les objets relevant de la civilisation chinoise (Chine, Annam, Japon, Corée) ; au 1^{er} étage, ceux qui relèvent de la civilisation hindoue (Inde, Champa, Cambodge, Laos, Siam, Birmanie, Tibet). Ils sont d'une variété irréprochable et donnent au visiteur des exemples de choix de toutes les parties des arts chinois et hindous ainsi que de leurs dérivés, qui fleurirent de si merveilleuse façon, pleins de fougue, de richesse, de sincérité aussi. Bronzes, laques, porcelaines, détails de sculpture, ornementation, d'architecture... tout y est, par groupes comparatifs autant que possible. On n'aura pas affaire au musée de l'École française d'Extrême-Orient à ce partage des arts en tranches séculaires, qui a l'inconvénient que telle période n'entre pas dans ces cadres trop étroits, ou que certaines caractéristiques d'une époque s'appliquent non moins à d'autres, ni à ce balancement monotone et automatique du réalisme et de l'idéalisme, auquel nous avons fait allusion. Ce sont en réalité deux courants éternels du flot artistique, qui coulent bord à bord, se mêlent parfois, s'étendent alternativement aux dépens l'un de l'autre, sans que l'un deux disparaisse entièrement. D'aucuns seraient tentés, devant ces collections anonymes, de soutenir avec W. Deonna (*L'Archéologie*, tome III) que l'art « n'est pas produit au hasard des volontés individuelles ». Cela revient à dire que l'artiste n'est qu'une quantité négligeable, que le milieu social et le courant artistique sont tout. Sans doute, nul ne conteste que l'artiste ne soit pour une part modelé par des forces traditionnelles ou collectives. Mais il reste son caractère et son génie, et dans l'œuvre qu'il produit, il y a le hasard qui lui a donné ce caractère et ce génie. Les grands artistes sont plus que de simples spécimens d'une époque, plus que de simples jalons d'une évolution.

Mais revenons aux collections de l'École française, et signalons les pièces suivantes qui peuvent être comptées parmi les plus remarquables : Bouddha provenant de Dông-Duong (Quang-Nam), bronze, h. 1 m. 20, III^e siècle ; statue de femme agenouillée provenant du Prah Khan d'Angkor, grès, XII^e siècle ; brûle-parfums en émail cloisonné avec des parties de bronze doré, « kiosque aux baies persanes, au plan et à la toiture compliqués, porté par un vase splendide, de formes simples, aux merveilleux émaux bleus où se jouent de fantastiques dragons qu'il faut regarder longtemps avant de les distinguer des simples rinceaux » ; — bijoux du trésor cham de Mi-Son X^e siècle de l'ère chrétienne, or et pierres précieuses non taillées, découverts derrière une tour de Mi-Son (Quang-Nam) ; — vases de Bat-Trang, donnés par G. Dumoutier ou acquis par l'École, « pièces de toute beauté et d'un galbe impeccable », dit M. H. Parmentier ; — vases d'autel en bronze, marqués en haut et en bas du nom de l'empereur K'ien-Long (1736-1795), « pièces de grande allure ornées d'un motif partout répété de dragons cornus affrontés autour d'une boule flamboyante sur un fond de nuages, au-dessus d'une ligne de rochers et de flots qui entourent la pointe ; le tout venu d'un seul jet à la fonte » ; — représentation en bois de Kwannon (sino-annamite Quan-Am) et de Vairocana, admirablement conservée pour leur date ancienne, X^e siècle ; — céramiques sino-siamoises de Savankalok acquises par M. G. Coedès.

Le visiteur constatera la pénétration réciproque, dans les différentes civilisations d'Extrême-Orient, de la plastique et de la religion, et de quel enseignement pour l'histoire humaine des peuples est leur étude simultanée. L'évolution des arts va de pair avec celle des croyances ; la pensée, la foi ne se manifestent, surtout dans les origines,

que par l'imagerie, même en ce qu'elles ont de plus abstrait, de plus profond. Rien n'est plus intéressant, à ce point de vue, que l'analyse de l'art hindou, du sens caché de ses rites, de ses styles, de ses formes. L'esprit chinois, son positivisme, son réalisme, ressort à son tour de l'art qu'il provoque. Puis c'est l'élégance mystérieuse et la vie sincère de l'art japonais. Rien n'est plus évocateur du caractère de ces races que l'examen et l'intelligence de leurs modes d'art.

Ainsi qu'on l'a fait remarquer, le musée de l'École française d'Extrême-Orient « a un puissant intérêt, d'abord pour les Européens cultivés, qui y trouvent des spécimens choisis et authentiques des arts d'Extrême-Orient, ensuite pour les indigènes et notamment pour les ouvriers d'art qui viennent y chercher des inspirations et des modèles ». Plusieurs milliers d'Indochinois défilent chaque année devant ses collections: il y a là un élément éducatif dont on ne saurait exagérer l'importance et qui, utilisé par les services ou établissements techniques (Écoles d'art, Travaux publics, Musée Maurice-Long), a déjà eu sur les industries d'art du Tonkin des effets sensibles (*Bulletin de l'École française*)

N. Tô.

INAUGURATION DU MUSÉE LOUIS-FINOT (*L'Avenir du Tonkin*, 17 mars 1932)

Le Musée Louis-Finot a été inauguré cet après-midi, à 15 heures. Nous publierons demain un compte-rendu détaillé de la cérémonie. Voici, à titre documentaire, le procès-verbal qui en a été dressé :

« L'an mil neuf cent trente deux, le dix sept du mois de mars. Paul Doumer étant président de la République Française, Louis de Chappedelaine, ministre des Colonies, et en présence de Pierre Pasquier, gouverneur général de l'Indochine, de Pierre Pagès, secrétaire général du Gouvernement général de l'Indochine, d'Auguste Tholance, résident supérieur p. i. au Tonkin, d'Eugène Guillemain, résident-maire de Hanoi, d'Albert Favier, inspecteur général p. i. des Travaux publics en Indochine, et de George Coedès, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, a été inauguré le Musée Louis-Finot contenant les collections de l'École française d'Extrême-Orient, et construit sur l'emplacement de l'ancien consulat de France, habité par Paul Bert, résident général en 1886. Les travaux de construction du Musée, qui avaient été décidés par Martial Merlin, gouverneur général de l'Indochine, l'an mil neuf cent vingt cinq, au mois de février, d'après le projet d'Ernest Hébrard, architecte en chef des Bâtiments civils de l'Indochine, et de Charles Batteur, architecte et membre de l'École française d'Extrême-Orient, définitivement approuvé par Maurice Antoine François Monguillot, gouverneur p. i., la même année au mois de novembre, et qui avaient commencé l'an mil neuf cent vingt six, au mois de janvier, alors que Alexandre Varenne était gouverneur général de l'Indochine, Albert Pouyanne, inspecteur général des Travaux Publics, Louis Finot, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, et Léonard Aurousseau, directeur p. i. de cette institution, se sont poursuivis jusqu'en 1931 suivant les dessins d'exécution de Charles Batteur et sous sa direction, puis sous celle de Max Papi, ingénieur des Travaux publics de l'Indochine.

« Cet écrit avec sa traduction en chinois, en annamite, en cambodgien et en laotien a été logé dans cette pierre ainsi qu'un exemplaire de chacune des pièces de la plus récente monnaie indochinoise en cours, soit un cent en cuivre, un dixième de piastre en argent, un cinquième de piastre en argent, une piastre en argent. »

INAUGURATION DU MUSÉE LOUIS-FINOT
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 mars 1932)

LES DISCOURS

DISCOURS DE M. GEORGES COEDÈS

Monsieur le gouverneur général,

L'École française d'Extrême-Orient vous souhaite la bienvenue dans son nouveau musée et vous remercie de l'honneur que vous lui faites en présidant cette cérémonie et en prenant part aux rites traditionnels d'inauguration.

Notre joie et notre reconnaissance sont accrues par le sentiment très net que nous ne vous infligeons pas une de ces corvées qui sont la rançon de vos hautes fonctions.

L'intérêt que vous portez au développement et à la prospérité des musées archéologiques d'Indochine, vous l'avez prouvé à maintes reprises : vous avez créé à Hué le musée Khai-Dinh, alors que vous étiez résident supérieur en Annam, et six jours à peine après avoir pris possession du gouvernement général, vous inaugureriez à Saïgon le musée Blanchard-de-la-Brosse.

L'École française est heureuse de vous recevoir aujourd'hui dans ce temple de l'art et de vous donner ainsi une brève occasion d'oublier les soucis du pouvoir.

Mesdames, Messieurs,

Ce que l'École française vous a conviés à inaugurer aujourd'hui, ce ne sont pas ses collections, mais le nouveau cadre dans lequel elle vient de les installer et de leur donner une présentation entièrement différente de celle que vous avez connue jusqu'ici.

Car ces collections, vous les connaissez de longue date. Leur origine est aussi vieille que l'École, et les anciens parmi vous, les plus-de-trente-ans, se rappellent sans doute les avoir vues à Saïgon, rue Pellerin, dans la maison que l'École occupa jusqu'à l'exode de 1902. Mes souvenirs ne remontent pas aussi loin. Lorsque j'arrivai au Tonkin, voici tout juste vingt ans, ces collections, après avoir failli être anéanties par le typhon de 1903 dans le palais de l'Exposition devenu le musée Maurice-Long, après être resté entassées pendant sept ans dans la bibliothèque du boulevard Carreau, venaient de prendre possession de l'immeuble qui s'élevait ici même, et immeuble, construit en pleine concession, avait servi de logis au consul de France jusqu'en 1883, puis au résident général de 1884 à 1887, enfin au gouverneur général de 1888 à 1907, date à laquelle s'y était installée l'Université indochinoise : c'est dans cette maison historique qu'avait travaillé et était mort Paul-Bert.

« Historique, ce lieu l'est à un haut degré », écrivait en 1916, M. Parmentier dans son guide du Musée ; « et maintenant que la citadelle a disparu, que les fossés de la concession ont été comblés, que la pagode des Supplices a été si malencontreusement nivelée, cet antique édifice est, avec la porte Jean-Dupuis, un des derniers vestiges du vieux Hanoï.

Et voilà que ce survivant d'une époque révolue a disparu à son tour ; quinze ans après, leur emménagement, nos collections s'étaient accrues au point de rendre impérieuse la construction d'un nouveau local. Mais ce n'est pas sans regret que l'École française, protectrice et gardienne des monuments anciens, s'est résignée à laisser abattre cette maison lourde d'histoire : j'ai tenu avant toute chose à en évoquer le souvenir en ce jour où nous inaugurons le nouvel édifice construit sur son emplacement.

Cet édifice, l'École française le doit à la munificence du Gouvernement général en des années de prospérité. La construction, demandée par Louis Finot, en avait été décidée par Maurice Long ; mais c'est en fait Martial Merlin qui inscrivit au Budget

général un crédit pour la réalisation de ce dessein et approuva l'avant-projet établi par Ernest Hébrard, chef du Service des Bâtiments civils, avec la collaboration de Charles Batteur, membre de l'École française d'Extrême-Orient. À ces premiers artisans de l'œuvre que vous voyez achevée, il convient d'associer le souvenir de quatre hommes qui ont eu leur large part dans sa réalisation : le secrétaire général Monguillot ; Albert Pouyanne ; Henri Parmentier et surtout mon regretté camarade Léonard Aurousseau qui, en sa qualité de secrétaire de l'École, puis de directeur, ne ménagea pas sa peine pour faire aboutir un projet qui lui tenait à cœur. Les travaux, mis en adjudication au mois de novembre 1925, commencèrent en janvier 1926.

Je ne veux pas, en ce jour faste, rappeler les vicissitudes que subit la marche de ces travaux et les soucis qu'ils causèrent à mon maître Louis Finot pendant son dernier séjour en Indochine : résiliation du marché en mai 1928, interruption des travaux pendant un an et demi jusqu'à leur reprise en octobre 1929 par le Services des Bâtiments civils.

Je tiens par contre à dire les excellents rapports que, depuis mon arrivée en janvier 1930, je n'ai cessé d'avoir avec l'administration des Travaux publics, avec son chef regretté et avec ses éminents collaborateurs : ne pouvant les nommer tous, qu'il me soit permis de dire au moins tout ce que l'achèvement du musée doit à l'ingénieur Max Papi.

Qu'étaient entre-temps devenues nos collections ? À la démolition de l'ancien musée, elles avaient été entassées tant bien que mal, plutôt mal que bien, dans deux immeubles du boulevard Carreau, où elles restèrent jusqu'en juin 1930. À ce moment, qui coïncidait avec le commencement de la saison des typhons, la toiture de ces maisons causa quelque inquiétude et nous jugeâmes prudent d'évacuer un logis peu sûr. L'état des travaux du nouvel édifice laissant prévoir un achèvement prochain, nous décidâmes à contre-cœur de fermer provisoirement le musée de l'École. Les pièces les plus importantes retrouvèrent dans la bibliothèque de l'École un logis qu'elles avaient quitté vingt ans auparavant. Tout le reste fut mis en caisse et reçut une hospitalité gratuite dans une des ailes des bâtiments de la foire de Hanoï, aimablement mise à notre disposition par le Comité ; que son président, M. Perroud, trouve ici l'expression publique de notre gratitude.

Le Musée avait été construit en période d'abondance. Lorsqu'il s'est agi de le meubler, la crise économique commençait à faire sentir en Indochine ses redoutables effets, l'École française n'en a que plus de reconnaissance envers vous, Monsieur le gouverneur général, pour avoir bien voulu, en 1930, nous promettre une subvention supplémentaire destinée à venir en aide à notre caisse de réserve, et envers votre intérime, M. Robin, pour avoir tenu, en mai 1931, la promesse que vous m'aviez faite : à votre retour de France, deux mois plus tard je n'eusse même pas osé vous la rappeler. Et voilà comment il m'est permis de pouvoir, dans les circonstances actuelles, vous convier à inaugurer un bâtiment somptueux, garni de vitrines comme aucun Musée d'Extrême-Orient n'en possède, fruit tardif d'une ère de prospérité.

L'arrangement des collections dans ces vitrines est l'œuvre des six dernières semaines : je mentirais en vous disant qu'il est complètement achevé. Une tradition fortement établie veut que les inaugurations aient lieu au milieu des échafaudages et au bruit des marteaux. Il n'y a plus depuis longtemps d'échafaudages, mais vous n'échappez que de peu aux marteaux des électriciens. Si vous vous aventurez dans la salle de préhistoire, hâtivement aménagée pour le congrès du mois de janvier, vous y trouverez encore certaines meubles préhistoriques, qui proviennent de l'ancien musée et que nous n'avons pas encore eu le temps de remplacer par des vitrines en métal. Je n'oserais pas jurer qu'il n'y a plus, dans nos vitrines de Chine et d'Annam, aucune de ces pièces d'authenticité douteuse que les connaisseurs se montraient du doigt en chuchotant. Une commission criminelle, dans laquelle figurait M. d'Argence, a déjà prononcé quelques condamnations, mais elle n'a pas eu le temps de terminer

complètement ses travaux. La numismatique se cache encore dans ses tiroirs. Enfin, les étiquettes sont en nombre tout à fait insuffisant.

Nous avons une excuse. Nous avons voulu être prêts au moment du passage à Hanoï de M. Audouin-Dubreuil et des membres de l'expédition Citroën afin de pouvoir leur souhaiter la bienvenue et les recevoir dans un cadre digne d'eux dont le souvenir reste attaché à celui qu'ils garderont de leur trop court séjour parmi nous. C'était, nous a-t-il semblé, la meilleure façon de les remercier pour l'honneur qu'ils ont fait à l'École française en sollicitant sa collaboration scientifique pendant leur séjour en Indochine. La tragique nouvelle de la mort de M. Haardt nous a causé une vive émotion et jette un voile de tristesse sur une journée qui s'annonçait si belle. C'eût été sans doute une mauvaise manière d'honorer la mémoire de cet homme de devoir et d'action que d'interrompre la tâche commencée, en différant l'inauguration du musée. Je sais un gré infini à M. Audouin-Dubreuil et à ses compagnons d'avoir surmonté leur tristesse et répondu à notre invitation. Je les prie d'accepter nos condoléances émues, et de bien vouloir transmettre à la famille de M. Haardt l'expression de notre douloureuse sympathie.

Malgré ses imperfections, que le temps et le travail effaceront peu à peu, notre musée est tout de même présentable, et j'espère que vous trouverez quelque intérêt et quelque plaisir à la visite que vous allez en faire sous la conduite de mon ami Goloubew : c'est lui qui est en grande partie responsable de son arrangement, de concert avec son dévoué collaborateur, M. Mercier, chef des Travaux pratiques à l'École française.

Les cinq premières salles qui se répartissent de chaque côté de cette rotonde et du corridor d'entrée sont réservées à la préhistoire, à la protohistoire et à l'épigraphie indochinoises. Vous y verrez d'abord la collection d'instruments de pierre récemment constituée par M^{lle} Colani, ainsi que les premiers résultats de ses fouilles dans la plaine des Jarres : cette section forme une sorte de trait d'union entre notre musée et le musée géologique, voisin et ami.

La protohistoire se distingue par une série de tambours de bronze qui, avec les mobiliers funéraires extraits des tombes chinoises du Thanh-hoa, de Bac-ninh et de Sept-Pagodes, constitue un ensemble unique au monde.

À l'entrée de la grande galerie du rez-de-chaussée consacrée aux arts de la Chine et des pays de civilisation chinoise, vous reconnaîtrez la magnifique garniture d'autel en bronze provenant du palais de Pékin et datée de l'empereur Kien-long. À votre droite, vous trouverez bronzes, jades, émaux, céramiques d'origine chinoise, puis, après une vitrine d'art coréen, une sélection d'objets d'art japonais peu nombreuse mais choisie et contenant cette Kwannon en bois sculpté qui est un des joyaux du Musée.

Toute la partie gauche de la galerie est réservée à l'art annamite : céramiques anciennes exhumées à Thanh-hoa et à Dai-la-thanh, céramiques modernes de Bat-trang, bleus de Hué, bronzes, émaux et incrustations. Les habitués du Palais de l'avenue Puginier reconnaîtront un très beau meuble annamite qui, la semaine dernière encore, ornait le petit salon du deuxième étage : notre musée le doit à la libéralité de M. le gouverneur général Pasquier.

Nos vitrines de Thanh-hoa, qui ne contiennent qu'une faible partie de nos réserves, seront sans doute une surprise pour beaucoup d'entre vous, car on a toujours prétendu que les meilleures pièces de Thanh-hoa prenaient le chemin des collections privées, et que l'École française n'héritait que des tessons. Mon bon maître Finot laissait dire et même renchérissait, avec la souriante ironie dont il a le secret, expliquant que les tessons sont bien plus intéressants que les pièces intactes parce qu'ils permettent de mieux étudier le grain de la pâte et la qualité de la couverte.

Les spécialistes trouveront ample matière à ces études dans les sous-sols du musée, car nous sommes assez riches pour nous offrir le luxe de n'exposer dans nos vitrines que des pièces intactes.

Le fond de la galerie en forme d'abside réunit sous le regard bienveillant de la grande Quan-àm de But-thap, la plupart des objets offerts au musée par Albert Pouyanne. Ses amis ont insisté pour que cette collection si représentative de l'art sino-annamite ne soit pas dispersée. L'École française, pour qui Albert Pouyanne fut toujours un ami, s'est associée volontiers à cette pieuse pensée. Les dames reconnaîtront avec mélancolie certaine jarre dans laquelle les plus sveltes d'entre elles pouvaient facilement s'insinuer. La galerie du premier étage est réservée aux arts d'origine indienne. À l'entrée, le Bouddha de bronze trouvé à Dông-Duong, en pays Cham, vous accueillera de son geste protecteur. Derrière lui se groupent une série de sculptures khmères, fraîchement débarquées d'Angkor, qui font, pour ainsi dire, leur début dans le monde, et à droite, une collection de sculptures chames venues, elles-aussi, tout exprès de Tourane pour vous recevoir. Plus loin, le Siam vous montrera ses Buddhas dorés, ses céladons de Savankhalok, ses porcelaines, ses niellés et son panthéon grimaçant et lubrique, la Birmanie vous reposera par le spectacle de ses Buddhas chastement drapés dans la candeur de leurs robes d'albâtre. Enfin, à l'extrémité de la galerie, un cercle de Buddhas laotiens entoure une table sur laquelle est ouvert le livre d'or destiné à recevoir vos signatures.

Ce nouveau musée, il fallait lui trouver un nom. Allant au-devant de notre plus cher désir, Monsieur le gouverneur général a décidé, par arrêté en date du 11 mars, de lui donner le nom du créateur de l'École, de celui qui en resta si longtemps le directeur : Louis Finot.

Trop de liens de respect et d'affection m'unissent depuis vingt-huit ans à Louis Finot pour que je puisse porter sur son oeuvre un jugement absolument impartial et je préfère laisser au chef de la colonie le soin de justifier, s'il en était besoin, les raisons qui lui ont dicté une décision dont je le remercie profondément.

Ma joie eut été complète si j'avais pu décider mon bon maître à revenir encore une fois dans cette Indochine qu'il a tant aimée et si bien servie, pour prendre part à la cérémonie d'inauguration du musée qui portera désormais son nom. Je n'y ai pas réussi.

« Je serai de cœur avec vous le jour de l'inauguration, m'écrivit-il de son ermitage, mais quant à y être en personne, décidément non. Ce n'est pas que je craigne que vous m'enterriez vivant dans les fondations pour assurer au Musée un génie protecteur fidèle à son poste : mais je ne me sens plus le ressort nécessaire pour un tel voyage. Je ne songe plus qu'à lire paisiblement le *De Senecinte* à l'ombre des cyprès de mon jardin ».

En découvrant dans un instant le nom de Louis Finot gravé sur une plaque de marbre au fronton du musée, vous allez placer celui-ci sous l'invocation du bon génie de l'École sans qu'il soit nécessaire de l'enterrer lui-même dans les fondations.

Ce que nous allons enterrer, dans une cavité ménagée sous le seuil de l'entrée, c'est simplement un procès-verbal commémorant la cérémonie d'aujourd'hui et léguant à la postérité les noms de tous ceux qui ont collaboré à l'œuvre dont nous célébrons aujourd'hui l'heureux achèvement. Ce procès-verbal dont il va vous être donné lecture est rédigé en cinq langues : français, chinois, annamite, cambodgien et laotien. Il est inséré dans un tube en verre scellé sur le vide par les soins de l'Institut Pasteur. Ce tube, accompagné d'une série des pièces de monnaie indochinoise au millésime le plus récent, sera en votre présence déposé dans un coffret de métal qui sera aussitôt soudé et déposé dans la cachette liminaire.

En rouvrant au public notre musée clos depuis près de deux ans, nous avons conscience de rendre à l'Indochine et à la ville de Hanoï un organe qui leur manquait. L'École française n'est pas, comme on l'a prétendu parfois, une tour d'ivoire dans laquelle quelques savants s'isolent pour se livrer à la pure spéculation. Elle est de plus en plus intimement liée à la vie de la Colonie. Et comme le disait son ancien directeur, M. Alfred Foucher, dans un rapport présenté par lui en juillet dernier à l'Académie des

Inscriptions et Belles-Lettres, « la force des circonstances tend à transformer ce qui avait été d'abord conçu comme un simple atelier scientifique, en un véritable service public. »

On ne saurait mieux caractériser l'évolution profonde qu'a subie l'École française en ces dernières années. L'atelier du début est devenu une organisation qui a dans les divers pays de l'Union des agents chargés de la conservation des monuments historiques et bientôt, je l'espère, de l'enquête ethnographique et linguistique. Le tourisme indochinois, dont on s'occupe tant, ne saurait se passer de la conservation d'Angkor. Enfin, les musées de l'École Française — et sous ce terme, je n'entends pas seulement ceux qui lui appartiennent en propre, mais aussi ceux sur lesquels elle exerce son contrôle scientifique —, ses musées sont un des éléments essentiels de son activité : c'est peut-être par eux qu'elle remplit le mieux le rôle éducatif que semble impliquer ce nom d'École qui a donné lieu à tant de confusions et de malentendus. Un écrivain, doué de plus de talent que de clairvoyance, considérait naguère l'École française comme un de ces « nuages sur l'Indochine », qui en obscurcissent le ciel. Ce nuage s'est résolu en une pluie féconde, qui a fait lever une riche moisson.

Seule gardienne en Indochine des reliques du passé, de ce passé auquel les populations indochinoises restant si profondément attachées, l'École française a conscience de sa responsabilité et des devoirs qui lui incombent. Son plus cher désir est de faire du musée Louis-Finot un organisme vivant, intimement associé aux autres centres intellectuels de Hanoï. De même que nous avons fait abattre le mur qui entourait ce terrain afin de donner à la ville un nouveau jardin public, nous voudrions voir le musée Louis-Finot largement ouvert à tous, fréquenté par les étudiants de l'Université toute proche, par les élèves de l'École des Beaux-Arts, par les amateurs, les artistes, par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et aux arts anciens de l'Indochine.

L'inauguration à laquelle nous allons procéder maintenant marque une date dans l'histoire de l'École française. Je voudrais qu'il fût dit qu'elle en marque une aussi dans celle de la colonie.

DISCOURS DE M. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Entre tous les devoirs de ma charge, celui qui m'incombe ici aujourd'hui est un des plus agréables puisqu'il me permet de marquer une étape importante d'une œuvre qui, pour accomplie qu'elle ait été par chacun de ses auteurs, est toujours ouverte à l'espérance. Ce Musée s'élève magnifiquement là même où débutèrent dans un précaire décor, les efforts de la France au Tonkin. Il est un symbole précis, glorifié par mille images, de cette attraction que l'Indochine, unie par la pensée française, exerce avec patience et efficacité dans son immense milieu. L'École française d'Extrême-Orient, depuis que le président Doumer en a, d'une main si heureuse, cimenté les bases, n'a cessé de rassembler vers l'Indochine tout ce que l'histoire a dispersé, après l'avoir fait vivre en elle. Sans la France, ce Musée ne pourrait pas être ; il représente un des centres de cette conscience qu'elle a donné aux divers pays d'Indochine, conscience unique pour tous, bien que séparément perçue. Ici, s'affrontent l'Inde et la Chine, non à vrai dire dans la froideur des formes étrangères emprisonnées sous des vitrines, mais avec la souriante vie des choses familières. Si l'Annam n'est que le tributaire mineur de l'Art chinois, le Cambodge celui de l'art hindou ; l'un comme l'autre a fait sien ce dont il s'est nourri, à tel point que l'on peut regarder d'ici, sans dépaysement, et l'Inde et la Chine.

Attraction et rayonnement sont les phases complémentaires qui doivent exister dans notre Empire Indochinois. Il doit conserver ce que ses voisins lui ont jadis imposé ou légué et ce qu'il leur a pris, quand bien même ces divers témoignages d'un grand passé s'effaceraient chez ceux qui les lui ont communiqués. Je vois l'Indochine s'appuyer sur eux pour mieux regarder l'avenir et être en mesure de recevoir de lui d'impérieuses

transformations De même que les pierres du Cambodge et quelques vestiges du Sud-Annam contiennent toujours la pensée de l'Inde ; de même que les traditions d'une Chine classique dominent toujours la vie et les croyances des Annamites, ne possédonns nous pas dans ce sous-sol de Thanh-Hoa — où je voudrais bien que, comme à Pompéi, l'histoire pût surgir à ciel ouvert — une sorte d'enclave de la Chine des grandes époques ? Véritable musée souterrain, annales soigneusement classées par ceux mêmes qui en ont vécu les périodes. Gardons-nous de négliger ces permanentes leçons ; gardons-nous de couper maladroitement les liens spirituels qui unissent l'Indochine aux Puissances du Passé : ces liens s'enchevêtrent à ceux qui l'attachent à la puissance du présent que la France incarne ici. Les uns consolident les autres. Seules les nations d'Occident qui ont poussé à fond leur marche en avant, savent combien il est aventureux d'obliquer trop brusquement aux perspectives qu'on a laissées derrière soi. Un progrès rapide est le meilleur conseiller pour ne pas oublier trop vite. Et nous avons auprès de nous un exemple tragique de la rupture d'un pays avec lui-même, sous prétexte de modernisation. Le moderne, nous le voyons de mieux en mieux, est fait normalement de la reviviscence de l'ancien sous des formes et avec des formules nouvelles.

Ces réflexions ne sont pas vaines à propos de l'inauguration du musée de l'École française d'Extrême-Orient, que je considère comme devant être ici un atelier d'art vivant et non pas un conservatoire de souvenirs. Si l'École française d'Extrême-Orient est fondée sur des traditions qui ne doivent pas périr, son musée sera l'expression concrète de ces traditions et c'est là que les Indochinois viendront alimenter les leurs et en éprouver la persistance. Ils le feront d'autant mieux que quelques-uns, parmi leur élite ont avec amour et sagacité, contribué aux travaux de l'École depuis sa fondation et que cette collaboration ne cesse de s'amplifier.

C'est avec joie que j'ai approuvé la consécration de ce musée par le nom de son plus notoire ouvrier et de son véritable fondateur, Louis Finot. Ce savant parfait, qui anima sa science d'un humanisme profond et d'un art brillant, sut aussi grouper autour de lui les forces utiles à des réalisations parentes de sa pensée : les collections rapportées par Paul Pelliot, puis grossis par Doumer, Dumoutier, Babonneau, Vildieu, de la Jonquière, Henri Maitre, Dufour, Carpeaux, Mansuy, Foucher, Huber, Maspero, Crevost, Commaille, Péri, Sarraut, Auroousseau, Hacquin. Parmentier, Coedès, Goloubew, Marchal, Claeys, Albert Pouyanne, après avoir trouvé un abri dangereux dans l'ancien Palais de l'Exposition de Hanoï, émigrèrent ici même dans la résidence désaffectée des gouverneurs généraux, puis se cachèrent un long moment pour venir retrouver ce nouvel édifice, superbement construit pour elles.

J'aurais été content que M. Finot fût témoin de ce transfert définitif, mais c'est le lot des pionniers de ne jamais passer sur les voies qu'ils ont ouvertes, une fois qu'elles sont macadamisées. Qu'au moins le nom de Finot, inscrit sur la dédicace de ce monument, y perpétue son souvenir, et par là celui d'une existence dont le meilleur, m'a-t-il écrit, a été consacré à ce pays. Et il ajoute dans la même lettre ces lignes si bien dans sa manière :

« Me voici donc promu Génie Protecteur. J'espère m'acquitter de mes fonctions de façon à ne donner à l'autorité aucun motif de me rétrograder. Je n'aurai qu'à suivre votre exemple, car vous êtes, si je ne me trompe, titulaire d'une pagode au Thanh-hoa. Nous sommes ainsi collègues sur cette terre, en attendant de le devenir plus tard à la Cour de l'Empereur de Jade ».

Tous, ici, nous répondrons à Louis Finot que si, en sa qualité de Génie protecteur, il encourrait jamais une sanction de la part des autorités qui ont élevé sa tablette, ce serait pour être promu au rang supérieur dans la hiérarchie céleste. Chose impossible, car il a, déjà, dans la reconnaissance et dans l'affection des Indochinois, acquis le grade le plus haut.

Par une rencontre que nous estimons heureuse et qu'attriste aujourd'hui la mort de leur grand chef, M. Haardt, viennent d'arriver parmi nous ces hardis voyageurs qui ont, durant une année, promené sur les montagnes et dans les déserts de l'Asie centrale les drapeaux de l'Amérique et de la France, unis par leur désir de ne plus rien laisser d'inconnu dans le monde présent ou passé. C'est naturellement à l'École française d'Extrême-Orient que le mission Citroën trouve un de ses derniers relais sur la route du retour : là se termine et se résume le contact avec l'Extrême-Orient. Il faut que tous les voyageurs d'Asie déposent leur sac au seuil hospitalier de l'École, avant de reprendre conscience de l'Occident. Compagnons de celui dont je salue ici la mémoire, vous avez, dans un superbe effort d'énergie et de vaillance, parcouru la voie millénaire des pèlerins de la Chine bouddhiste, la route des lentes caravanes qui commencèrent d'apporter vers le monde latin la révélation de la civilisation chinoise, la route, aussi par laquelle sont venues à la rencontre les unes des autres, pour se mêler et enfin s'unir, des races opposées. Vous avez voyagé moins sur une surface géographique que sur la surface même du temps, puisque le défilé de vos machines modernes a suivi le sillon, peut être encore empreint dans le sable, des placides convois de jadis.

J'aime que la capitale indochinoise soit une des têtes de lignes d'un pareil itinéraire ; c'est pour moi comme un nouveau témoignage de l'unification de la pensée de l'Asie dont l'École française est, au regard de l'Europe, un des laboratoires.

Messieurs, ce musée doit être pour le public, même le moins informé, la traduction en formes concrètes de l'œuvre que poursuit votre institution. Historiens, archéologues, épigraphistes, ethnographes, hagiographes, linguistes, critiques et esthéticiens, c'est l'art, en définitive, qui donne à votre travail sa figure universelle. La plus abstraite philosophie se résout dans l'expression d'une image bouddhique. Un musée peut tenir lieu de bibliothèque, remplacer un temple, suppléer aux croyances, aux connaissances, aux voyages. De ce théâtre immobile et vivant, vous êtes les metteurs en scène invisibles et je ne doute pas que, grâce à votre labeur, le spectacle ne soit toujours plus vaste et toujours plus beau.

Il y aura, pour l'animer, un chef machiniste qui a l'habitude des décors du passé et qui sait en rappeler à la vie les plus obscurs vestiges : j'ai nommé M. G. Coedès, à qui je remets, sous l'égide de M. Finot, les destinées du Musée.

LA CÉRÉMONIE D'INAUGURATION

L'inauguration du nouveau musée de l'École française d'Extrême-Orient, auquel un arrêté en date du 11 mars 1932 a donné le nom de « Musée Louis-Finot », a eu lieu hier, à 15 heures, sous la présidence de M. le gouverneur général Pierre Pasquier. Cette cérémonie solennelle a revêtu un vif éclat et a obtenu un plein succès, en prenant le caractère d'une manifestation en l'honneur du créateur de l'École, de celui qui en resta si longtemps le directeur : M. Louis Finot ». Le programme comportait un discours de M. George Coedès, directeur de l'institution, une allocution de M. Pierre Pasquier, la lecture du procès-verbal « commémorant la cérémonie et léguant à la postérité les noms de tous ceux qui ont collaboré » à la construction du musée, et un thé d'honneur offert par M^{me} et M. Coedès en l'honneur de MM. L. Audouin-Dubreuil, le capitaine de corvette Pecqueur, le lieutenant de vaisseau Point, Gérard, G. Lefèvre, A. Reymond, Jacovleff, Delastre, M. O. Williams, Morizet, A. Sauvage, Sivel, Specht, membres de l'expédition Citroën.

Parmi les notabilités présentes, on remarquait M. le général commandant supérieur et madame Billotte ; M. le résident supérieur et madame Tholance ; M. le secrétaire général du gouvernement général et M^{me} Pagès ; M. le directeur des services judiciaires et M^{me} Habert ; M. le recteur d'académie et M^{me} Thalamas ; M. le médecin général inspecteur et M^{me} Gaide ; M. le général commandant la division de l'Annam-Tonkin et

madame Thiry ; M. Bord, délégué du Tonkin au Conseil supérieur des colonies ; M. Yves Henry, inspecteur général de l'Agriculture, de l'élevage et des forêts ; M. l'inspecteur général p. i. des Travaux publics et madame Favier ; M. le résident-maire et M^{me} Guillemain ; M. Coste, directeur du Contrôle financier ; M. le trésorier général p. i et madame Gehin ; M. le général et M^{me} Bonnet ; M. le général et M^{me} Mouchet ; M. le médecin général et M^{me} Normet ; M. Hoang-trong-Phu, tong-doc de Hadong ; M. l'inspecteur en chef des services commerciaux et madame Agostini ; M. l'inspecteur des Douanes et Régies et M^{me} Alata ; M. le chef local des services de Police et M^{me} Arnoux ; M^{me} t M. A. d'Argence ; M. Arondel, secrétaire particulier du résident supérieur ; M. l'administrateur adjoint des Services civils et M^{me} Aurillac ; M. le proviseur du Lycée du Protectorat et M^{me} Autigeon ; M. l'ingénieur des Mines et M^{me} Bault ; M^{me} et M. Robert Beau [bijoutier] ; M. l'adjoint au directeur général de l'Instruction publique et M^{me} Bérit-Debat ; M^{me} et M. Bernhard, de la Société des Distilleries ; M. Bernard, inspecteur en chef de l'Instruction publique ; M. le doyen et madame Bienvenue ; M. l'ingénieur en chef de la circonscription territoriale du Tonkin et M^{me} Bigorgne ; M. le Dr. Blot ; M^{me} et M. Boudet, directeur des Archives et des bibliothèques ; M^{me} et M. Bourret, professeur à l'Université ; M. le lieutenant Brusseaux, M. le cdt Bruza, M^{me} et M. Cabanès, directeur de l'École supérieure de commerce ; M^{me} Capbal ; M. A. Calot, adjoint technique des T.P. ; M. Camus³, ingénieur des Ponts et Chaussées ; M^{me} et M. Cazes, inspecteur en chef de l'Instruction publique ; M^{me} et M. Cébe, directeur de l'École vétérinaire ; M. Ngô-trong-Chi, vice-président de la Chambre des Représentants du Peuple ; M^{me} et M. Christian ; M. Connan, directeur de l'École des T. P. ; M. Crevost, directeur du musée Maurice Long ; M^{me} et M. G. Cordier, interprète en chef des Services judiciaires, M. le colonel Couderc ; M^{me} et M. Cucherousset, directeur de l'Éveil économique ; M. le marquis et M^{me} la marquise de Flers [Banque de l'Indochine] ; M^{me} et M. Deseille, directeur de l'I.D.E.O ; M. Demongin, inspecteur général des Colonies ; M^{me} et M. Delamarre, inspecteur général du Travail ; M^{me} et M. Delsalle, inspecteur des affaires politiques et administratives ; M^{me} et M. B. de Feyssal, chef du Service de la Propriété foncière ; M^{me} et M. le Dr Dorolle ; M. l'administrateur Deté ; M. Didelot, directeur de l'A.R.I.P. ; M^{me} et M. Diethelm, directeur des Finances ; M. Behrlé, directeur de la Société indochinoise d'électricité ; M. le colonel Edel⁴ ; M^{me} et M. Erard, administrateur des S. C. ; M^{me} et M. Fraysse ; M^{me} et M. Gallin, chef du Service radiotélégraphique ; M^{me} et M. Gambini, chef du Service forestier du Tonkin ; M^{me} et M. Gaudry, du Service du cadastre ; M. le colonel Gleizes ; M. Godard, Chef du Service des Bâtiments civils ; M^{me} et M. P. Gourou, professeur au Lycée Albert Sarraut ; M. le colonel Grossard, chef du Service géographique ; M. le procureur général et M^{me} Guiselin ; M^{me} Hermier ; M^{me} et M. Hieroltz, ; M. Hilaire, directeur de la Compagnie du Yunnan ; M. Bui-xuân-Hoc, directeur du Ngo-Bao, ; M. Clément Huet⁵ ; M. Inguimberty, professeur à l'École des Beaux-Arts, ; M. le consul de Belgique, M^{le} et M^{me} Jaspar⁶, ; M. le lieutenant-colonel Kraemer, directeur de l'Aéronautique ; M. Kruze⁷, directeur de l'École des Beaux-Arts, ;

³ Jean Marie Jules Camus (Bussières-les-Belmont, Champsevraine, Haute-Marne, 31 janvier 1902-Choignes, Haute-Marne, 7 décembre 1952) : polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées, au Tonkin et en Annam (1929-1937), puis à Mâcon et Chaumont. Chevalier de la Légion d'honneur (JORF, 12 février 1949).

⁴ Paul Edel (1876-1938) : saint-cyrien, ancien chef du service géographique de l'Indochine (1924-1927). Voir encadré.

⁵ Clément Huet (Bruxelles, 1874-1951) : importateur de couleurs pour papier et trafiquant d'antiquités annamites.

⁶ Jules Jaspar (1878-1963) : directeur des Éts Gratty, consul de Belgique.

⁷ Arthur Émile Kruze (Roubaix, 1900-Grasse, 1979) : architecte DPLG, professeur à l'École des Beaux-Arts de Hanoï, puis associé du cabinet d'architectes Léonard et Veysseyre à Shanghai et Saïgon (1934-1940). C'est lui qui construisit en 1961 l'immeuble de la Société d'investissements d'outre-mer (SIMER) — ex Messageries fluviales de Cochinchine — à Paris, rue Pierre-1er-de-Serbie, 39.

M^{me} et M. Lacollonge ; M. Lacombe, directeur des Affaires politiques ; M^{me} et M. Millès-Lacroix, administrateur des S. C. ; M. Lafferranderie, chef local du Service de l'Enseignement ; M. Laforge, chef du Service des Plantations de la ville ; M. Lapicque, armateur ; M^{me} et M. Lan, directeur de l'École supérieure d'Agriculture ; M. le commandant de Lapomarède ; M. A. Lavallée ; M^{me} et M. Le Prévost, directeur du personnel ; M^{me} et M. Lécorché, sous-directeur de la Compagnie du Yunnan ; M^{me} et M. Le Louet, inspecteur du Service vétérinaire ; M^{me} et M. Lesterlin ; M^{me} et M. Lochard, inspecteur général des Mines ; M^{me} et M. Loubet, proviseur du Lycée Albert Sarraut ; M. Pham-huy-Luc, président de la Chambre des Représentants du Peuple ; M^{me} et M. Magalon, professeur à l'Université ; M^{me} et M. Mangin, de l'Inspection générale de l'Agriculture ; M^{me} et M^e Mansohn ; M^{me} et M. le Dr. Marliangeas, ; M^{me} et M. L Marty, administrateur des S. C. ; M^{me} et M. H. de Massiac, directeur de l'*Avenir du Tonkin* ; M. A. Masson, de la Direction des Archives ; M^{me} et M. Alfred Maynard, du Gouvernement général ; M. Nagata, consul général du Japon ; M. Nesme. directeur de l'École pratique d'industrie ; M^{me} et M. Nicolas, magistrat ; M^{me} et M. le colonel Noël, chef d'état-major ; M. Norre, directeur du cabinet du gouverneur général ; MM. Papi, ingénieur des T. P. ; M^{me} Pascalis ; M^{me} et M. Pasqualini, consul d'Italie ; M. Passignat ; M^{me} et M. Peirier, directeur du Laboratoire d'hygiène ; M^{me} et M. Pételot, professeur à l'Université ; M. Lê-van-Phuc, directeur de l'Imprimerie tonkinoise ; M^{me} et M. le Dr Piquemal ; M. Pham Quynh, vice-président du Grand Conseil ; M^{me} Raspail, directrice de l'École primaire supérieure des jeunes filles ; M^{me} et M. Reallon, sous-directeur des Finances ; M. E. de Rozario, surveillant général de l'Université ; M. le colonel Révérony, secrétaire de la chambre d'agriculture ; M^{me} et M. Roger, professeur à l'École des Beaux-Arts ; M^{me} et M. Rollet ; M^{me} Brunelière ; M^{me} et M. Roubiès, inspecteur de l'Enseignement primaire ; M^{me} et M. Roux, du service des Mines ; M. Silbert, chef du bureau de la Presse ; M^{me} et M. Solichon, chef de la section de géodésique du Service géographique ; M^{me} et M. Stoller, consul d'Allemagne, M. Taboureau, directeur de la raison Testudo ; M^{me} et M. Tajasque, chef du secrétariat particulier du Gouverneur général ; M. G. Taupin ; M. Toscant, magistrat ; M. Ng. huu-Tiêp, membre de la Chambre d'agriculture ; M^{me} et M. Nguyêt-công-Tiêu, membre du Conseil de Recherches scientifiques ; M. Nguyêt-duc-Thuc, professeur à l'École pratique d'industrie ; M. Verjus, directeur des Tramways électriques ; M. Nguyêt-van-Vinh, directeur de l'*Annam nouveau* ; M^{me} et M. Walter, directeur général des P.T.T. ; M^{me} et M. Werts, directeur de l'École supérieure de pédagogie ; M., M^{me} et M^{les} Wilkin, etc.

Les invités étaient reçus par le directeur et les membres de l'École française d'Extrême-Orient : MM. G. Coedès, Paul Mus, Victor Goloubew, J.-Y. Claeys, M. Mercier et M. Chavanieux.

M. G. Coedès a pris le premier la parole pour saluer et remercier M. le gouverneur général et pour retracer l'historique du Musée. Puis M. Pasquier a dit les raisons qui ont fait placer le nouvel édifice et les collections qu'il abrite sous l'Invocation de M. Louis Finot. Dans son allocution, élégante et aimable, le chef de la Colonie oppose les arts et les races ; il ne s'est pas contenté des monuments, des édifices plus ou moins ruinés, de ce que voit le touriste indifférent d'aujourd'hui, il a cherché et réussi à rendre la vie aux pierres, à donner l'impression de cette effervescence artistique qui les a fait éléver, de ce goût affiné qui fit éclore tant de trésors d'art. Il parle des salles grandioses du nouveau Musée qui vont offrir au public le magnifique enseignement des arts indochinois et rappelle le souvenir de celui qui, le premier, en a rassemblé les documents, M. Louis Finot, figure de savant très noble, qui a vécu en Indochine pendant de longues années dans une saine et joyeuse harmonie de travail et de l'art.

Puis, après lecture du procès-verbal donnée par M. Mus, commence, sous la conduite de M. Victor Goloubew, la visite des collections du musée, placées dans les vitrines en bronze sans aucun armement, et dont les glaces ont été fournies et montées par la Société des Verreries d'Extrême-Orient. Avec l'agrément des salles bien

ordonnées, des pièces récemment acquises, la jolie surprise qu'offre le musée Louis-Finot ! Quelle reconnaissance ne doivent pas Français et Annamites à M. V. Goloubew et à ses collaborateurs qui, ayant assumé la responsabilité de placer les objets de collection, s'en sont tirés à merveille, sans heurt, sans dissonance !

M. le gouverneur général s'est beaucoup intéressé aux céramiques et aux bronzes découverts au Tonkin et en Annam. À parcourir même d'un regard rapide ces vitrines du musée Louis-Finot, le visiteur est frappé du grand nombre et de la variété des vases, des bijoux, des bronzes et des objets de céramique extraits des excavations et des ruines, et pour peu qu'il examine de près ces vestiges d'ustensiles domestiques, ces objets de culte et de parure, il s'étonne de les trouver très curieux et très originaux dans la diversité de leurs formes et de leurs décos. Les arts indochinois ne furent pas que rituels ; non seulement ils décorèrent les vases de culte, les chambres funéraires, mais ils prirent contact avec la vie de chaque jour, touchèrent l'architecture civile, vinrent agrémenter les ustensiles domestiques : les vitrines du musée Louis-Finot contiennent des ornements, des réductions de fermes, des figures d'argile et de bronze. Si, comme on peut s'en rendre compte, la technique s'est perfectionnée, si la matière est plus fine, le style, par contre, s'affaiblit parfois et se manie. L'œuvre d'art apparaît en tant qu'œuvre d'art ; elle perd en vigueur ce qu'elle gagne en habileté.

Une impression de variété se dégage des différentes salles. Des grès voisinent avec des bronzes, des céramiques avec des pièces d'armures. Il est donc impossible de chercher à esquisser, à propos de ces objets, de styles différents et d'époques parfois très éloignées, aucune vue d'ensemble, et nous devrons nous borner à dire que tous les arts d'Extrême-Orient, et particulièrement ceux de l'Indochine, sont représentés dans leurs plus belles époques.

La visite des collections s'est terminée par un lunch offert par M^{me} et M. Coedès et servi par Jean [de l'hôtel Métropole], au milieu de la cordialité générale, laissant à tous un mémorable souvenir et marquant une nouvelle date glorieuse dans les annales de l'École française d'Extrême-Orient et de l'Indochine.

N. Tô.

(*L'Avenir du Tonkin*, 29 mars 1932)

Distinctions honorifiques. — À l'occasion de l'inauguration du Musée Louis-Finot, le Gouvernement a décerné : le grade d'officier de l'ordre royal du Cambodge à M. Ch. Batteur, inspecteur du Service archéologique de l'E.F.E.O., le grade de chevalier du Dragon de l'Annam à MM. M. Papi, ingénieur des T. P., et Ngugén-Tiên-Loi, dessinateur à l'E.F.E.O., le Kim-tièn de 3^e classe à M. Tran-huy-Ba, dessinateur à l'E. F. E. O. Nos félicitations.

Le Musée de l'École française d'Extrême-Orient
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 22 mai 1932)

Le magnifique bâtiment qui abrite désormais les collections archéologiques de l'École française d'Extrême Orient, et dont les plans sont dus à messieurs Hébrard et Batteur, est, avec la Direction des Finances et la ravissante église des Martyrs, un des plus beaux monuments dont s'enorgueillisse notre ville de Hanoï. Nous nous en félicitons car un musée est, comme une église, un édifice dont profitent surtout les pauvres. Dans ce pays où sous, leurs vêtements misérables, les plus déshérités n'ont jamais une âme vulgaire et savent apprécier ce qui est beau et s'intéresser aux choses de l'Art et de

l'Antiquité, pour cinq Européens qui visitent le Musée, on y rencontre mille Annamites, dont beaucoup de pauvres gens ; ils sont là chez eux et n'y sont pas déplacés.

Ils s'extasient en entrant dans la si belle rotonde sous la splendide -coupole si bien réussie et où, un jour, les séances de l'Académie Annamite se tiendront dans un cadre grandiose.

Les cinq premières salles qui se répartissent de chaque côté de cette rotonde et du corridor d'entrée, sont réservées à la préhistoire, à la protohistoire et à l'épigraphie indochinoises. On y trouve d'abord la collection d'instruments de pierre récemment constituée par M^{lle} Colani, ainsi que les premiers résultats de ses fouilles dans la plaine des Jarres.

La protohistoire se distingue par une série de tambours de bronze qui, avec les mobiliers funéraires extraits des tombes chinoises du Thanh-Hoa, de Bac-Ninh et de Sept-Pagodes, constitue un ensemble unique au monde.

À l'entrée de la grande galerie du rez-de-chaussée consacrée aux arts de la Chine et des pays de civilisation chinoise, on reconnaît la magnifique garniture d'autel en bronze provenant du palais de Pékin et datée de l'empereur Kienlong.

À droite, on découvre bronzes, jades, émaux, céramiques d'origine chinoise, puis, après une vitrine d'art coréen, une sélection d'objets d'art japonais, peu nombreuse mais choisie et contenant cette Kwannon en bois sculpté qui est un des joyaux du musée.

Toute la partie gauche de la galerie est réservée à l'art annamite : céramiques anciennes exhumées à Thanh-hoa et à Dai-la-thanh, céramiques modernes de Bat-trang, bleus de Hué, bronzes, émaux et incrustations. Les habitués du Palais de l'avenue Puginier ont pu reconnaître un très beau meuble annamite qui, la semaine dernière encore, ornait un salon du deuxième étage et que le Gouverneur général a bien voulu offrir au musée.

Les vitrines de Thanh-hoa ne contiennent qu'une faible partie des réserves de l'École. Elles contredisent ce que beaucoup prétendaient que les meilleures pièces de Thanh-hoa prenaient le chemin des collections privées, et que l'École française n'héritait que des tesson.

Les tesson, pour la circonstance, constituent de fort jolies pièces et assez complètes...

Le fond de la galerie en forme d'abside réunit, sous le regard bienveillant de la grande Quân-âm de But-thap, la plupart des objets offerts au musée par Albert Pouyanne. Ses amis ont insisté pour que cette collection si représentative de l'art sino-annamite ne soit pas dispersée. L'École française, pour qui Albert Pouyanne fut toujours un ami, s'est associée volontiers à cette pieuse pensée.

La galerie du premier étage est réservée aux arts d'origine indienne. À l'entrée, le Bouddha de bronze trouvé à Dông-duông, en pays Cham, accueille les visiteurs avec un geste protecteur. Derrière lui se groupent une série de sculptures khmères fraîchement débarquées d'Angkor, qui font, pour ainsi dire, leurs débuts dans le monde ; à droite, une collection de sculptures Cham venues elles aussi tout exprès de Tourane.

Plus loin, le Siam montre ses Bouddhas dorés, ses céladons de Savankhalok, ses porcelaines, ses niellés et ses incrustations. Dans la travée de gauche, après le Tibet et son panthéon grimaçant et lubrique, la Birmanie offre le spectacle de ses Bouddhas chastement drapés dans la candeur de leurs robes d'albâtre.

Maintenant Hanoï possède une fondation digne de la grande capitale qu'elle est en Extrême-Orient.

AU MUSÉE LOUIS FINOT
Communiqué du Gouvernement général

(*L'Avenir du Tonkin*, 6 avril 1937)
(*La Dépêche coloniale*, 24 avril 1937, p. 2)

Le [gouverneur général Brévié](#), accompagné de M^{me} Brévié, du secrétaire général et M^{me} Nouailhetas, du gouverneur et M^{me} Rinkenbach et du directeur adjoint Biénès a visité hier matin le musée Louis-Finot. Reçu par M. Coedès, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, entouré des membres de l'école, et par M. Mercier, directeur du musée, le gouverneur général a admiré les riches collections fort bien exposées du musée. Très intéressé par les explications qui lui ont été données, spécialement par M. Coedès et par M. Goloubew, le chef de la colonie a prolongé sa visite et, avant son départ, a vivement remercié le directeur de l'École française et ses collaborateurs en leur exprimant toute sa satisfaction de l'œuvre réalisée par l'école pour la protection et l'étude du patrimoine archéologique indochinois. Il n'a pas ménagé non plus ses félicitations au directeur du musée qui a su présenter avec beaucoup de goût des collections qui font du musée Louis-Finot l'un des plus beaux de l'Extrême-Orient.

AU MUSÉE LOUIS FINOT
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 décembre 1937)

La Société des Amis de l'École française d'Extrême-Orient a donné hier soir, au Musée Louis Finot, sa première conférence de rentrée. La séance était présidée par M. Coedès, assisté de MM. Goloubew, Claeys, Dupont, Lévy, Manikus et Mercier. Remarqué la présence de M^{me} Bertrand, Dr Bigot, M. Bernus, M^{me} et colonel Blaizot, M^{me} et M. Bourgeois, M^{me} et colonel Bourély, M. Chesnay, M^{me} et M. Chevey, M^{me} Cucherousset, M. d'Argence, M. d'Encausse, M. de Feyssal, M^{me} et M. Fontane, M^{me} Galliard, M. Goekler, M. Hoang-xuan-Han, M. Nguyen-van-Huyen, M. Huet, M^{me} et M. Langlois, M^{me} Lumière, M. Lucas, M. Martin-Pantz, M^{me} Noël, M^{le} Mercier, M^{me} Pételot, M^{me} Schlemmer, M^{le} Serre, M^{me} Toullec, etc., etc.

Cette conférence, que complète de très belles projections, continue dignement les exposés donnés depuis 1930 par la savante préhistorienne qu'est M^{le} Madeleine Colani. Elle avait pour titre « Le gisement funéraire de Sa-huynh » (Quangngai). Ce gisement est situé sur une flèche de sable le long de la mer ; le profil ouest-est de cette flèche est un plateau sablonneux, et une dune orientale le domine ; au pied de la dune, une longue plage, puis la mer. En contrebas du plateau, un cimetière, des terres cultivées et une vraie forêt de cocotiers. À l'Occident : la chaîne Annamitique. Du champ de jarres de Sa-Huynh, on n'est pas en face de la mer, mais on a une vue étendue sur ce pittoresque pays, forêt de palmiers entourée de tous côtés par des montagnes. Le sable que l'on foule aux pieds se compose en majeure partie de cailloux de quartz et de feldspath.

Disons tout de suite, d'après M^{le} Colani, que des ossements humains ayant été recueillis, ces champs de jarres doivent être considérés comme d'antiques nécropoles. M. Henri Parmentier écrivait en 1924 dans le « Bulletin de l'E. F. E. O. » que les indigènes, depuis longtemps, recherchaient un peu au-dessous de la surface des perles de cornaline qu'ils vendaient aux Chinois et des grains de verre. Ils ont peut-être brisé quelques jarres. M^{me} Labarre eu aurait trouvé 120. M^{le} Colani en a fouillé 55. Les plus grandes sont en terre cuite à feu libre, sans trace de tour (de 77 à 83 centimètres de hauteur, largeurs maxima 53 et 58). Elles sont de deux types principaux : en forme de calebasses et cylindro-ovoïde. Leur séjour prolongé dans le sol humide les a rendues d'une fragilité extrême ; elles sont disposées par groupes de quatre à dix, distantes les unes des autres, toujours dirigées, à Sa-huynh, de l'est à l'ouest. Les 55 jarres explorées par M^{le} Colani occupaient un espace d'environ 30 mètres du nord au sud, sur près de

20 mètres. Elles étaient escortées d'une quantité de vases en terre cuite, placés à l'extérieur et à l'intérieur : marmites à panse ronde ou carénée, bols, etc., et ces extraordinaires troncs de cônes que M. H. Parmentier appelle « couvercles de jarres » et dont M^{lle} Colani fait des vases indépendants, à destination souvent funéraire (dépôts d'os humains). Les jarres ne portent aucune décoration. Les grands troncs de cônes sont parcourus à l'extérieur par des bandes rouges, droites ou courbes. D'autres pièces sont d'un noir atténué, luisant, agréable à l'œil, obtenu peut-être en laissant exposées à la fumée les pièces, pendant la cuisson et en les frottant ensuite. La décoration se fait soit par incision à la main ou à l'aide d'un cachet, soit par application du bord d'une valve d'Arca dam la pâte molle.

Une nécropole, située sur le plateau de sable de Tang-long, portait le nom de Dông cuom, ce qui signifie « plateau des perles ». Dans tous ces cimetières de sable, les récipients en terre cuite contenaient de petites perles bleues et vertes en verre, d'autres couleur d'argile et d'autres encore en cornaline pyramidales ou tronconiques, un très petit nombre à bandes de verre claires, ajoutées sur un fond foncé, toutes à perforation cylindrique. Enfin les objets en pierre dure, pendants d'oreilles, etc., étaient des imitations d'un attribut hindou. Le tout ancien, mais brillant, très brillant.

Certains objets en métal sont composés d'une armature en fer inoxydable, grâce la présence d'un corps indéterminé. Ce sont, dit M^{lle} Colani, des reproductions zoomorphes. Les unes gisent par centaines autour des jarres ou ont été placées à l'intérieur, collées ou non à la paroi. D'autres, à l'extérieur, adhèrent à la grande urne.

« Que faisaient ces hommes de leur vivant ? se demande M^{lle} Colani. On déposait leurs restes dans une flèche de dune côtière, près de la mer. C'étaient des navigateurs selon toute évidence. Mais non, ajoute M^{lle} Colani, aucun engin de pêche. On leur donne des instruments agricoles. Cultivateurs et industriels. Industrie de la poterie. À Sa-huynh, décoration artistique variée, recherche poussée assez loin, mais pas de tour et pas de four probablement. Industrie de tissage peu développée, semble-t-il. Parures corporelles ; ici elles paraissent avoir une grande importance. Ces hommes auraient donc été d'opulents agriculteurs tenant aux bijoux ».

Nous avons suivi avec un intérêt soutenu la savante préhistorienne dans sa description fort claire du mobilier funéraire de Sa-huynh et nous lui savons gré d'avoir mis à la portée du public les résultats généraux de ses recherches et de ses explorations. Son exposé nous fait pénétrer dans la vie même des premiers hommes de Sa-huynh et, à ce titre, il constitue une page d'étude préhistorique des plus curieuses.

A. T.

[Hanoï]

UNE CONFÉRENCE DE M. MALLERET⁸
L'amiral d'Estaing⁹, précurseur de l'évêque d'Adran

Dès 1760, ce marin français conçut des projets sur l'Annam
(*L'Écho annamite*, 27 décembre 1941)

M. Malleret a fait le 15 décembre, au musée Louis Finot, une conférence sur un projet d'établissement français en Indochine au XVIII^e siècle selon les vues de l'amiral d'Estaing.

Le projet d'un établissement français en Indochine conçu au XVIII^e siècle par l'amiral d'Estaing était demeuré jusqu'ici entièrement ignoré des historiens.

On sait que ce brillant soldat a joué un rôle de premier plan dans la guerre d'indépendance américaine où il commandait la flotte française.

Mais auparavant, il avait guerroyé aux îles de Lally Tollendal, conçu un plan d'opérations militaires au Bengale, enlevé aux Anglais leur établissement de Sender Abbassi, enfin, à l'aide d'un vaisseau marchand et d'une modeste frégate, fait tomber les quelques douze comptoirs fortifiés que l'Angleterre possédait sur la côte occidentale de Sumatra.

En 1760, au moment où la France était engagée dans la guerre de sept ans, d'Estaing avait conçu l'idée d'un établissement permanent en Annam.

Sa campagne de Sumatra lui interdit de conduire ce dessein à exécution, mais le désastreux traité de 1763, en consacrant la perte des Indes et du Canada, eut pour conséquence de provoquer un déplacement vers des espoirs qu'avaient fait naître dans l'Inde les vues grandioses de Dupleix et de Bussy.

Aussi, en 1768, le duc de Choiseul ayant été saisi d'un projet d'établissement en Annam émanant d'un négociant, d'Estaing rédigea pour le financier de la Borde, banquier de Louis XV, une série de notes où l'on trouve un ensemble d'opinions politiques sur l'Asie.

Ce manuscrit, retrouvé dans les archives du ministère des colonies, ne contient pas seulement un exposé des projets d'expédition en Annam du comte d'Estaing.

On est surpris d'y découvrir des vues qui sont la préfiguration de la politique de collaboration libérale que la France a poursuivie dans toutes ses colonies.

On y rencontre surtout un vaste tableau des relations économiques de l'Indochine avec l'Extrême-Orient, ce que d'Estaing appelle le système de l'Asie.

Ses vues s'étendent aux Philippines où il fut question de fonder un établissement français ainsi qu'à la Malaisie et à l'Insulinde où l'Amiral, fidèle au grand dessein de Colbert, se proposait de fonder des établissements annexes à Queddah Poulo Tioman et Poulo Nas.

⁸ Louis Malleret (Clermont-Ferrand, 1901-Louveciennes, 1970) : professeur à l'École primaire supérieure des garçons à Saïgon (oct. 1929), puis à l'École normale, enfin au Lycée Pétrus Ky (octobre 1939). Bibliothécaire (1930), membre (1931), puis secrétaire général (1942-1948) de la Société des études indochinoises. Conservateur du musée Blanchard de la Brosse (1935). Correspondant (1936), puis membre (1^{er} janvier 1942), puis directeur d'études (1^{er} janvier 1945) de l'EFEFO. Directeur de l'EFEFO à Hanoï (1949-1954), puis à Saïgon (1954-1956). Conseiller du comité de l'Alliance française à Saïgon (*La Libre Parole d'Indochine*, 25 février 1938, p. 3). Administrateur de l'Office central du tourisme indochinois (1938-1939). Il participe en juillet 1941 à la Semaine de la France d'outre-mer en parlant à Radio-Saïgon de l'influence française sur l'esprit et l'art indigène, et de l'Algérie sous différents aspects (*L'Echo annamite*, 16 juillet 1941). Conseiller municipal nommé de Saïgon (sept. 1941-janvier 1942). Reçu en audience par l'amiral Decoux (7 novembre 1941, 9 février 1942). Il soutient le « régime nouveau appelé à légitimer toutes les initiatives propres à servir le prestige intellectuel de la France » (« Une cérémonie au Nui-Sâp, à la mémoire du mandarin Ng.Ngoc Thoai », *BSEI*, n° 2, 2^e trim. 1944, p.123-124. Cité par Sébastien Verney, *L'Indochine sous Vichy*, p. 122).

Son *œuvre historique et archéologique* est considérable.

⁹ On sait que le nom de l'amiral d'Estaing fut relevé en 1922 par Edmond Giscard, futur directeur de la Société financière française et coloniale, et père de Valéry, président de la République (1974-1981).

Les projets de l'amiral d'Estaing se rattachent ainsi aux tentatives effectuées par la France pour participer au grand commerce des épices depuis les voyages organisés par les armateurs de Dieppe et de Saint Malo et depuis l'époque où Colbert projetait de fonder un établissement français dans l'île de Bangka.

À la lumière de ces documents nouveaux, il apparaît que les vues du Gouvernement français sur l'Annam ont eu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle un caractère occidental et se relient à un ensemble de projets commerciaux qui englobait les autres pays de l'Extrême-Orient.

Mais l'amiral d'Estaing, en donnant à ces aperçus une ampleur qui surprend, a eu le mérite de définir la position centrale qu'occupe l'Indochine dans cette Méditerranée asiatique que constitue la mer de Chine méridionale et l'on peut affirmer qu'il s'est révélé, 25 ans avant l'évêque d'Adran, l'un des plus grands parmi les précurseurs de notre expansion coloniale en Asie. (Arip)

N.B. : Malleret a réédité cette conférence au [cinéma Majestic](#), de Saïgon, en présence de l'amiral Decoux. Le régime cherchait de nouvelles légitimations après sa déroute militaire face au Japon.

Relations culturelles nippo-indochinoises
(*La Patrie annamite*, 14 décembre 1942, p. 2, col. 3)

Le Gouverneur général vient de donner son approbation à un projet d'échange d'objets d'art et d'archéologie entre l'École française d'Extrême-Orient et le Musée impérial de Tokio.

Ce projet, conçu par la Kokusai Bunka Shikokai (Société pour le développement des relations culturelles internationales), a pu être réalisé grâce aux efforts de M. le Consul général Ogawa qui, au cours de deux séjours au Japon, s'est entremis auprès des personnes qualifiées pour le mener à bien.

Ainsi qu'il l'a déjà été sommairement annoncé dans la presse en août dernier, l'E.F.E.O enverra un certain nombre de statues et de pièces de sculpture en pierre provenant d'Angkor et caractéristiques des différentes époques de l'art khmer, qui n'est pas encore représenté au Musée impérial de Tokio.

En échange, ce musée va envoyer au musée Louis-Finot à Hanoï une cinquantaine d'objets d'art comprenant, entre autres, 2 paravents et 3 Kakemonos du XVIII^e siècle, une statue de Bouddha de l'époque de Kamakura, des masques de théâtre, des gardes de sabres, de magnifiques porcelaines du XVIII^e siècle, des armures, des costumes, un palanquin et 2 coffres en laque et une collection d'objets ethnographiques Aino.

Cette précieuse collection, jointe aux objets déjà exposés au Musée Louis-Finot, permettra d'y constituer une galerie d'art japonais de tout premier ordre.

Qu'il nous soit permis d'adresser une fois encore nos remerciements à M. le Consul général Ogawa qui a pris une part si active à la réalisation de ce projet.



Aujourd’hui, Musée d’histoire vietnamienne